

Etude Swiss Life



La cigogne en perte de vitesse

Recul des naissances en Suisse: causes, conséquences et tendances

La cigogne en perte de vitesse

Recul des naissances en Suisse: causes, consé- quences et tendances

Impressum

Editeur:

Swiss Life SA
General-Guisan-Quai 40
Case postale
CH-8022 Zurich

Autrices/auteurs et contributrices/contributeurs

Autrice/auteur:

Andreas Christen

Nadia Myohl

E-mail: nadia.myohl@swisslife.ch

Téléphone: 043 284 95 38

Collaboration scientifique:

Noah Savary

Autres contributrices et contributeurs:

Somara Frick

Marin Good

Tim Hegglin

Martin Läderach

Mise en page:

Raffinerie

Illustration:

Sarah Furrer

Relecture et traduction:

Swiss Life Language Services

Clôture de la rédaction:

12.05.2026

Notre étude en ligne:

www.swisslife.ch/taux-de-natalite

Droits d'auteur:

La présente publication peut être citée en mentionnant la source.

Copyright © 2026 Swiss Life SA et/ou ses entreprises affiliées. Tous droits réservés.

Clause de non-responsabilité:

La présente publication a un but uniquement informatif. Les opinions présentées sont celles de ses auteurs et autrices au moment de la clôture de la rédaction (sous réserve de modifications) et peuvent différer de la position officielle de Swiss Life SA. Les analyses ont été réalisées avec le plus grand soin, aucune garantie ne peut toutefois être donnée quant à leur exactitude.

<i>Synthèse</i>	5
<i>Prologue: Partout dans le monde, les taux de natalité baissent</i>	8
<i>Chapitre 1: Taux de natalité en Suisse</i>	13
<i>Chapitre 2: La vie avec ou sans enfants</i>	21
<i>Le travail avec ou sans enfants</i>	23
<i>Satisfaction et sentiment général vis-à-vis de la vie</i>	26
<i>Chapitre 3: Avoir des enfants: souhaits et réalité</i>	30
<i>Le point de vue de la société</i>	31
<i>Qui veut un (autre) enfant?</i>	34
<i>Raisons pour lesquelles on n'a pas (encore) d'enfants et désir d'enfant inassouvi</i>	38
<i>Epilogue: que faire?</i>	42
<i>Méthodologie</i>	44
<i>Bibliographie</i>	45
<i>Notes finales</i>	46

Les taux de natalité baissent: en 2023, le nombre de naissances par femme dans le monde était deux fois moins élevé qu'en 1950. Selon les prévisions de l'Organisation des Nations Unies (ONU), la population mondiale commencera à diminuer au plus tard à partir de 2084. En 2023, aucun pays européen n'atteignait le taux de natalité de 2,1 enfants par femme nécessaire pour remplacer la génération parentale. Or, une telle baisse des taux de natalité a de nombreuses répercussions sur la société: ainsi, elle freine à long terme l'évolution de la population active, entraîne une baisse des recettes fiscales et représente un défi pour le système de prévoyance vieillesse. C'est dans ce contexte que la présente étude vise à analyser de plus près la vie avec ou sans enfants, ainsi que les souhaits et les réalités en matière de parentalité en Suisse.

En Suisse, seule une personne âgée de 25 à 34 ans sur quatre est mère ou père

En Suisse également, le taux de natalité baisse. Avec 1,28 enfant par femme en 2025, il a atteint un niveau historiquement bas.¹ Bien que le taux de natalité soit encore un peu plus élevé dans les zones rurales que dans les zones urbaines, cette baisse est presque généralisée. Parallèlement, l'âge des parents à la naissance d'un enfant augmente: en 2025, les mères étaient âgées en moyenne de 32 ans et les pères, de 35 ans. Par conséquent, en 2023, seule une personne âgée de 25 à 34 ans sur quatre était père ou mère. Mais retarder ne veut pas dire renoncer: en Suisse, 56% des personnes de 25 à 54 ans indiquent avoir des enfants biologiques et/ou adoptés. Ce chiffre est de 70% pour les personnes de cette classe d'âge vivant avec un ou une partenaire. Les étrangères et étrangers (58%) sont un peu plus souvent parents que les Suisses (54%).

Les ménages avec enfants effectuent plus de travail non rémunéré que ceux sans enfants, en particulier les mères



En quoi la vie avec des enfants diffère-t-elle de celle sans enfants? Les ménages (en couple) avec des enfants sont en moyenne moins satisfaits de leur situation financière que les ménages sans enfants d'un âge comparable, et peuvent moins souvent ou pas autant épargner qu'eux (17% du revenu brut contre 22%). Avoir des enfants a des conséquences sur l'activité lucrative, en particulier pour les mères. Ainsi, les mères âgées de 25 à 54 ans qui vivent en couple consacrent moins de temps par semaine (16 à 22 heures) à exercer une activité rémunérée que les femmes sans enfants (29 à 32 heures). En revanche, les pères et les hommes sans enfants effectuent un nombre similaire d'heures de travail rémunéré (environ 36 à 40 heures). Dans l'ensemble, les ménages avec enfants effectuent plus d'heures de travail que les ménages sans enfants. La charge de travail non rémunéré est en effet bien plus importante, en particulier avec des enfants de moins de sept ans. Les mères ayant des enfants de cet âge s'acquittent d'une part nettement plus élevée du travail non rémunéré (environ 61 à 65 heures par semaine) que les pères (39 à 42 heures). Cela correspond aux attentes de la société: ainsi, 35% de la population estime qu'il est préjudiciable pour les jeunes enfants que leur mère travaille à plein temps, contre seulement 16% pour leur père.

Dans différents domaines de la vie, le degré de satisfaction des parents est similaire à celui des personnes du même âge sans enfants. Toutefois, les



parents ayant des enfants de moins de quatre ans se sentent bien plus souvent surmenés (52%) que les personnes sans enfants (36%). Certes, les personnes de 18 à 60 ans que nous avons interrogées estiment majoritairement que les enfants enrichissent la vie (66%). Dans le même temps, la majorité d'entre elles est d'avis que l'on peut aussi avoir une belle vie sans avoir d'enfants (62%) et trouve bien souvent (37%) que le fait d'avoir des enfants restreint la liberté. Aujourd'hui, seule une minorité (15%) considère les enfants comme une forme de prévoyance vieillesse. Au contraire, la moitié des personnes interrogées pense qu'il est plus difficile d'épargner à titre privé pour la retraite avec des enfants.

38% pensent qu'une femme est censée avoir des enfants, contre 17% seulement qui pensent que c'est le cas des hommes

Bien que fonder une famille soit avant tout une décision personnelle, elle est également influencée par les attentes de la société. Trois personnes sur dix estiment que la société attend trop que l'on ait des enfants. À 35%, les femmes sont davantage de cet avis que les hommes (23%). Cela est peut-être lié au fait qu'elles sont plus souvent confrontées à cette opinion: 38% de la population estiment qu'une femme est censée avoir des enfants, contre 17% seulement qui estiment que c'est le cas des hommes. De nombreuses personnes associent la parentalité à la joie et au bonheur de vivre (61%), au bien-être familial (59%) ainsi qu'au sens et à l'accomplissement (48%), mais la responsabilité financière (59%) et le stress (40%) jouent également un rôle prépondérant. Par ailleurs, la conciliabilité de la vie privée et de la vie professionnelle préoccupe la population: à 61%, les femmes estiment nettement plus souvent que les hommes (36%) qu'un (autre) enfant se traduirait par une détérioration (marquée) de leurs perspectives professionnelles.



Pourtant, le désir d'enfant reste très répandu: 46% des personnes de 18 à 45 ans sans enfants que nous avons interrogées souhaitent un jour en avoir. 27% le refusent explicitement. 57% des 18 à 30 ans déclarent vouloir un enfant, contre 33% seulement chez les 31 à 45 ans. Les personnes plus jeunes déclarent aussi plus rarement que les personnes plus âgées ne pas vouloir explicitement d'enfants (17% contre 40%). Les femmes sans enfants (45%) souhaitent un peu moins souvent un enfant que les hommes sans enfants (48%). Le contraste avec les estimations sociales est marqué: 45% des personnes interrogées pensent que dans un couple, c'est plutôt la femme qui souhaite avoir un enfant, contre 5% seulement qui pensent que c'est plutôt l'homme. Dans l'ensemble, 33% des parents de 18 à 45 ans souhaitent avoir un autre enfant. Ici aussi, les femmes (29%) souhaitent un peu moins souvent un enfant de plus que les hommes (37%) et déclarent plus souvent qu'elles n'en veulent explicitement *pas* d'autre (58% contre 48%). La qualité de la relation est le facteur le plus important dans la décision d'avoir un (autre) enfant, avant même les finances et les possibilités de garde. En revanche, la répartition des tâches ménagères a ici le moins d'importance. 61% des personnes souhaitant avoir des enfants (supplémentaires) aimeraient idéalement en avoir deux.

Deux personnes sans enfants sur cinq auraient aimé en avoir. Rétrospectivement, les parents sont satisfaits du nombre d'enfants qu'ils ont eus



Les raisons les plus fréquentes pour lesquelles les 18 à 45 ans ne souhaitent pas d'enfants (supplémentaires) sont l'absence générale d'envie (52%), une charge financière trop lourde (39%) ou le fait qu'ils considèrent leur famille comme «complète» (43%) – cette dernière raison étant citée par deux tiers des parents qui ne souhaitent pas d'autres enfants. Les personnes sans enfants et ne souhaitant pas en avoir justifient souvent leur choix par des préoccupations liées à la situation mondiale (46%) et par la crainte de ne pas pouvoir gérer la charge de temps (44%). Les personnes de 18 à 45 ans sans enfants mais souhaitant en avoir un jour expliquent le plus fréquemment qu'elles n'ont pas encore sauté le pas par le fait qu'elles se sentent trop jeunes (41%), qu'elles n'ont pas la ou le partenaire qu'il faut (41%) ou qu'elles trouvent leurs ressources financières trop limitées (30%). En outre, à 31%, les personnes de 31 à 40 ans citent bien plus souvent des problèmes de santé que les 18-30 ans (3%) comme raison de l'absence d'enfants à ce jour.

Avec le recul, les parents de 46 à 60 ans sont majoritairement satisfaits du nombre d'enfants qu'ils ont eus: seuls 15% d'entre eux auraient aimé en avoir plus, et 4%, moins. Mais le désir d'enfant peut aussi ne pas être satisfait: ainsi, 39% des personnes sans enfants âgées de 46 à 60 ans déclarent qu'à ce jour, elles auraient aimé en avoir. Les hommes sont aussi nombreux que les femmes à indiquer qu'ils sont satisfaits du nombre d'enfants qu'ils ont eus ou qu'ils auraient aimé en avoir. Cela montre une nouvelle fois que la perception sociale voulant que «les femmes sont plus susceptibles de vouloir des enfants que les hommes» est faussée.

Epilogue: comment les taux de natalité évolueront-ils à l'avenir?

Le scénario démographique de l'Office fédéral de la statistique (OFS), qui correspond le mieux au taux de natalité actuellement mesuré à 1,28, indique qu'il y aura plus de décès que de naissances dès 2031. Autrement dit, sans immigration, la population suisse commencerait à diminuer à partir de cette date. Dans ce scénario, le rapport de dépendance des personnes âgées continue lui aussi d'augmenter: d'ici 2075, on dénomberrait deux personnes en âge de travailler pour chaque personne à l'âge de la retraite, contre trois aujourd'hui.

Il convient donc de se demander si cette baisse peut être stoppée. Au fil du temps, différents pays ont testé différentes mesures pour influencer les taux de natalité. Toutefois, ni les interdictions ni les incitations telles que le versement unique d'allocations de naissance n'ont eu d'effet durable. Les personnes interrogées s'inquiètent notamment de la conciliation entre vie privée et vie professionnelle, ainsi que des conséquences de la naissance d'un enfant sur leurs perspectives professionnelles. Un changement des normes culturelles, associé à un allègement durable de la charge temporaire et financière pour les parents, pourraient s'avérer plus efficace et aider les femmes et les couples à ne pas devoir choisir entre enfants et carrière.

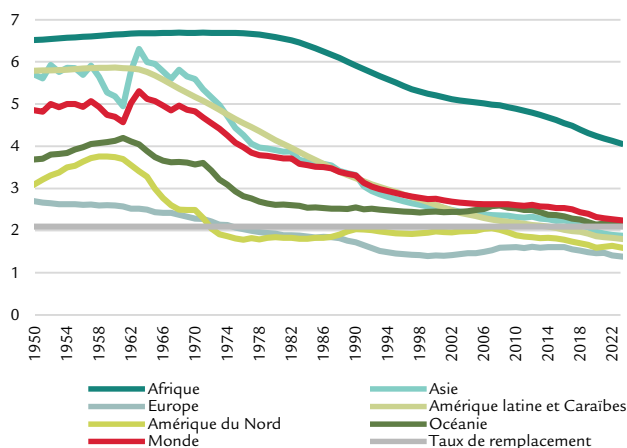
Prologue: Partout dans le monde, les taux de natalité baissent



Jamais le nombre de naissances dans le monde n'a été aussi élevé qu'en 2012: 146 millions.² Le nombre de naissances en l'espace d'un an ne sera probablement plus jamais aussi élevé, car les taux de natalité, mesurés à l'aide de l'«indicateur conjoncturel de fécondité» habituellement utilisé dans ce contexte, baissent depuis un certain temps déjà (cf. fig. 1); alors qu'en 1950, les femmes mettaient en moyenne 4,85 enfants au monde, ce chiffre n'était plus que de 2,75 en 2000 et de 2,25 en 2023³. La population mondiale a continué d'augmenter au cours de la même période; cela s'explique par le fait que les taux de mortalité restent inférieurs aux taux de natalité. La population continuera donc de croître tant que le nombre de naissances sera supérieur à celui des décès. Cependant, le pic du nombre d'humains n'est pas loin: selon l'évolution des taux de natalité et de mortalité au cours des prochaines années (ou décennies), le nombre maximum de personnes vivant au même moment devrait être atteint dans les 40 à 80 prochaines années. Selon les projections actuelles des Nations Unies (ONU), la croissance de la population mondiale sera négative pour la première fois en 2084 (cf. fig. 2). On estime qu'un total de 120 milliards de personnes sont nées au cours de l'Histoire, dont huit milliards sont en vie aujourd'hui. Si les taux de natalité actuels se maintiennent, moins de 30 milliards de personnes supplémentaires naîtront à l'avenir. En d'autres termes, si l'on se base sur le nombre de vies humaines, les quatre cinquièmes de l'histoire de l'humanité sont passés².

Fig. 1: Moins de la moitié de naissances par femme par rapport à 1950

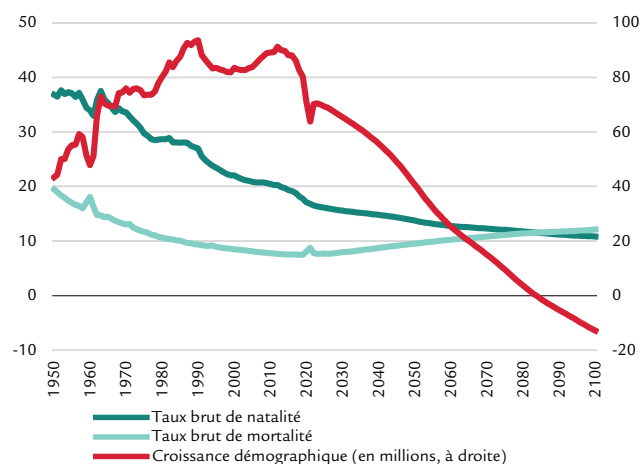
Indicateur conjoncturel de fécondité par région du monde et par année et taux de fécondité de remplacement (indicateur conjoncturel de fécondité = 2,1)



Source: représentation de Swiss Life; données ONU (2024b)

Fig. 2: La croissance démographique devrait basculer dans le rouge en 2084

A gauche: taux bruts de natalité et de mortalité dans le monde; à droite: croissance démographique en millions; médiane, à partir de 2025: prévision⁴



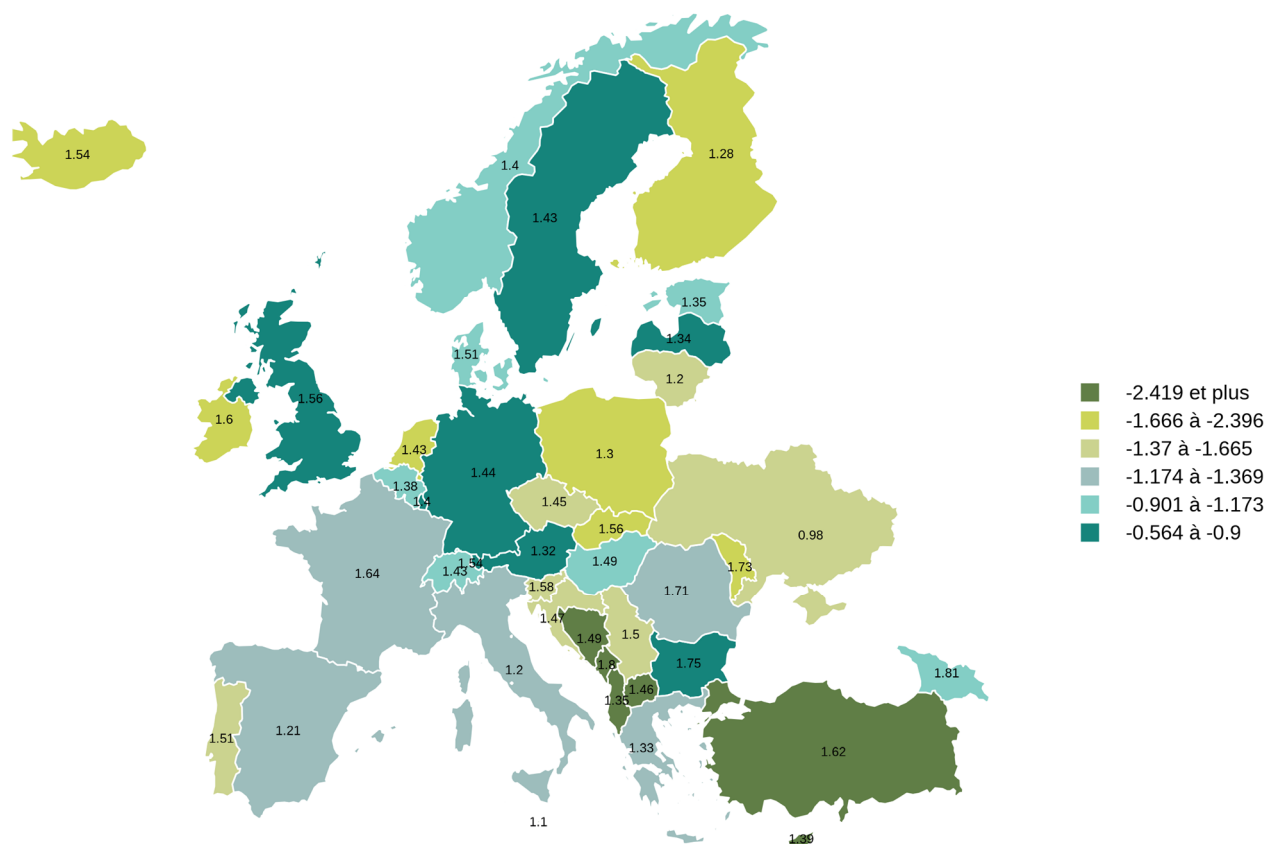
Source: représentation de Swiss Life; données ONU (2024a)

La baisse de la natalité n'est pas seulement un phénomène du monde industrialisé. Si, d'un point de vue historique, le taux de natalité par femme en Europe et en Amérique du Nord est depuis longtemps inférieur à celui du reste du monde, il a fortement reculé en Asie ainsi qu'en Amérique latine et dans les Caraïbes, en particulier depuis les années 1970 (cf. fig. 1). En 2023, avec respectivement 1,88 (Asie) et 1,81 (Amérique latine et Caraïbes), les taux de natalité dans ces régions étaient nettement inférieurs à 2,1, soit en deçà du taux qui serait nécessaire pour remplacer la génération parentale. En Afrique également, l'indicateur conjoncturel de fécondité a diminué d'environ 2,62 naissances par femme depuis 1970, pour s'établir à 4,07 naissances par femme.

Avec une moyenne de 2,70 enfants, les femmes européennes donnaient déjà naissance au plus faible nombre d'enfants au monde en 1950. Cette proportion a encore diminué de moitié jusqu'en 2023, pour s'établir à 1,39 enfant par femme. La figure 3 fait toutefois apparaître de nettes différences régionales. Ainsi, la baisse du taux de fécondité a été plus marquée dans des pays européens où ce taux était auparavant élevé, comme l'Albanie, la Turquie et la Macédoine du Nord, que dans des pays comme le Luxembourg, l'Allemagne et le Royaume-Uni, qui comptaient déjà parmi les pays où le nombre de naissances par femme était le plus faible dès 1950. En 2023, le taux de natalité à Saint-Marin, à Malte, en Andorre et en Ukraine était inférieur à 1,2 naissance par femme. L'Ukraine en particulier a connu une forte chute depuis 2022: selon les projections de l'ONU, ce taux n'était plus que de 0,98 enfant par femme en 2023. Seuls dix pays européens affichaient un taux de natalité supérieur à 1,6 enfant par femme en 2023. Hormis la France, il s'agit surtout de pays d'Europe de l'Est ou de pays de plus petite taille comme Gibraltar, Monaco ou les îles Féroé.

Fig. 3: En 2023, aucun pays européen n'a atteint le taux de fécondité de 2,1 enfants par femme nécessaire pour remplacer la génération parentale

Couleurs et légende: recul de l'indicateur conjoncturel de fécondité entre 1950 et 2023; intitulé sur la carte: indicateur conjoncturel de fécondité en 2023, par pays européen



Source: représentation de Swiss Life; données ONU (2024b)

Au vu de ce déclin spectaculaire des dernières décennies, on peut se demander à quoi il est dû. Les milieux scientifiques et politiques ont discuté de nombreuses raisons possibles, puis les ont rejetées. Ainsi, les

recherches actuelles n'établissent aucun lien évident entre la baisse du taux de natalité et le revenu ou les coûts de l'éducation et de la garde des enfants².

La descendance finale
diminue elle aussi

Ces dernières années, le moment où les femmes ont leur premier enfant n'a cessé de reculer, en particulier dans les pays industrialisés. L'indicateur conjoncturel de fécondité correspond au nombre moyen d'enfants par femme, en supposant que le taux de natalité lié à l'âge ne change pas. Une baisse de l'indicateur conjoncturel de fécondité peut donc s'expliquer, du moins temporairement, par un âge de plus en plus élevé des mères à la naissance de leurs enfants. En contrepartie, la «descendance finale» mesure le nombre moyen d'enfants que les femmes d'une classe d'âge spécifique auront jusqu'à leurs 50 ans. Faute de données de qualité, ce chiffre n'est publié que pour quelques pays et est la plupart du temps légèrement supérieur à l'indicateur conjoncturel de fécondité, même si la tendance est à la baisse pour ce chiffre clé. Même si les causes de la baisse du taux de natalité ne sont pas clairement établies et sont probablement multiples, malgré les progrès de la médecine, repousser le moment où l'on fonde une famille augmente le risque qu'une femme n'ait pas d'enfants, ou du moins qu'elle en ait moins qu'elle ne le souhaitait initialement. Mais même dans les pays où les femmes deviennent mères pour la première fois alors qu'elles sont relativement jeunes, l'indicateur conjoncturel de fécondité et la descendance finale ont chuté ces dernières années; on le constate par exemple en Inde, où le taux de natalité n'est aujourd'hui qu'à peine supérieur à deux enfants, bien que les femmes indiennes aient souvent leur premier enfant avant l'âge de 30 ans. Cela est dû au fait qu'après la naissance de leur deuxième enfant, de nombreuses femmes recourent à la contraception ou à la stérilisation pour ne pas en avoir d'autres².

La baisse du taux de natalité n'est donc pas (seulement) due au fait que les femmes deviennent mères plus tard de nos jours. Ce phénomène mondial s'explique souvent par la décision d'avoir moins d'enfants, voire de ne pas en avoir du tout. Cette décision s'explique peut-être par l'augmentation des coûts d'opportunité liés à la naissance d'un enfant. Claudia Goldin⁵, lauréate du prix Nobel, montre par exemple qu'à partir de 1970, les pays dont la croissance économique a été rapide et soudaine ont connu une baisse plus importante de leur taux de natalité que ceux dont la croissance économique a été plus stable. Etant donné que les normes culturelles et les attentes sociétales ne s'adaptent que lentement aux nouvelles réalités économiques, il se peut que, dans les pays à croissance économique rapide, des dilemmes surgissent entre le travail au sein du ménage et celui en dehors de celui-ci, en particulier pour les femmes: la croissance économique leur offre désormais davantage de possibilités d'exercer un travail rémunéré, voire de faire carrière. Toutefois, les mères qui travaillent (à des taux d'occupation élevés) ne sont souvent pas acceptées par la société, ou seulement en partie. Les femmes doivent donc souvent choisir entre carrière et famille. Par conséquent, elles souhaitent moins d'enfants ou en ont moins⁶. La carrière n'est qu'un exemple de coûts d'opportunité, mais il existe de nombreux autres facteurs à prendre en considération lorsque l'on réfléchit à avoir un (autre) enfant: les loisirs, les voyages, les ressources par enfant, le temps en solo ou à deux avec sa ou son partenaire, pour n'en citer que quelques-uns. Bien sûr, ces dilemmes existaient déjà par le passé. Toutefois, plus une société se développe sur le plan économique, plus chaque personne dispose de

La baisse des taux de natalité se répercute sur l'économie et la prévoyance vieillesse

possibilités de choix et plus les coûts d'opportunité d'un (autre) enfant sont élevés².

Avant d'aborder la situation spécifique de la Suisse, il convient de s'interroger sur les conséquences économiques de la baisse du taux de natalité qui, conjuguée à l'allongement de l'espérance de vie, entraîne un vieillissement croissant de la population. Une baisse de la natalité cause, avec un peu de retard, un recul du nombre de personnes entrant sur le marché du travail et potentiellement une diminution de l'innovation, entraînant à son tour une croissance économique plus faible à long terme.⁷ En outre, le vieillissement de la population a entraîné par le passé une baisse des taux d'intérêt, notamment en raison de la diminution de la population active et de la hausse de l'épargne de prévoyance liée à l'allongement de l'espérance de vie.^{8,9} Nous examinons ci-après l'importance de ces évolutions pour une sélection de marchés et d'acteurs économiques.

Commençons par le gouvernement: en termes de recettes, une croissance économique plus faible se traduit directement par une baisse des recettes fiscales. Par ailleurs, en raison de la baisse de la main-d'œuvre active, de moins en moins de personnes cotisent à des régimes de prévoyance vieillesse basés sur un système de répartition (p. ex. l'AVS en Suisse). Dans le même temps, le vieillissement de la population entraîne une augmentation des dépenses publiques dans les domaines de la santé et de la prévoyance vieillesse basée sur la répartition. Cette dernière est donc doublement touchée par le vieillissement de la population: des recettes plus faibles s'ajoutent à des dépenses plus élevées⁷.

L'augmentation de la part des personnes âgées dans la population en raison d'une baisse du taux de natalité se répercute également sur les habitudes de consommation au niveau macroéconomique. On assiste à un décalage sectoriel: la demande de formation diminue, tandis que celle de services de soins et de santé augmente, ce qui profite aux entreprises et aux personnes actives dans ces branches⁷. En outre, les personnes âgées sont moins enclines au risque que les jeunes. Cela entraîne un glissement au sein des marchés des capitaux, des investissements à risque tels que les actions vers les emprunts d'Etat et les comptes d'épargne moins risqués. A court terme, cela devrait entraîner une nouvelle baisse des taux d'intérêt: en conséquence, le rendement des prestataires institutionnels tels que les caisses de pensions diminue, ce qui peut à son tour avoir un impact négatif sur la croissance du capital vieillesse dans les systèmes de retraite fondés sur le principe de capitalisation⁹.

A moyen et à long terme, il faut toutefois tenir compte d'un autre impact du vieillissement de la population sur les taux d'intérêt. Les personnes à l'âge de la retraite ont tendance à désépargner davantage que les personnes plus jeunes, car elles dépensent le capital vieillesse qu'elles avaient épargné alors qu'elles étaient en âge d'exercer une activité lucrative. Si leur part augmente par rapport à l'ensemble de la population, cela peut avoir un effet positif sur les taux d'intérêt, en raison de la réduction de l'épargne dans l'ensemble de l'économie et de l'offre de capitaux. Selon le canal prédominant, les taux d'intérêt peuvent continuer à baisser ou à augmenter à moyen ou long terme en raison du vieillissement de la population⁹.

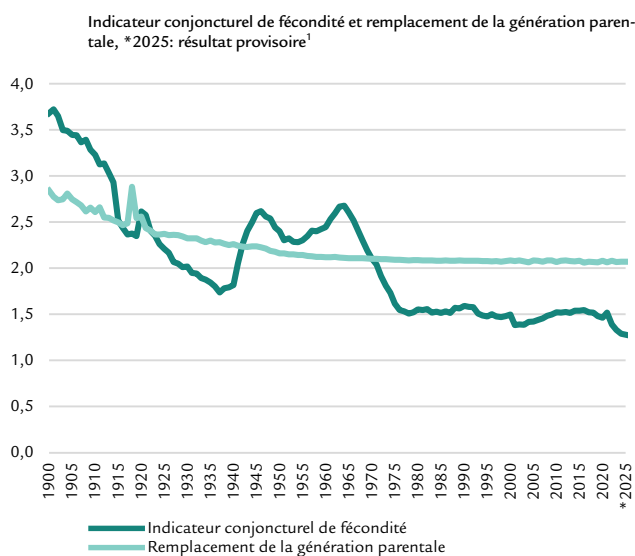
Chapitre 1: Taux de natalité en Suisse



En Suisse aussi, le taux de natalité baisse. Mesuré sur la base de l'indicateur conjoncturel de fécondité, avec 1,28¹, il n'a jamais été aussi bas qu'en 2025 (cf. fig. 4). Certes, dans les années 1920 et 1930, puis après la fin du «baby-boom» depuis 1971, le taux de natalité était constamment inférieur au taux de remplacement de la génération parentale (actuellement d'environ 2,1), mais il est resté globalement stable au cours de ces périodes. Après 2021, l'indicateur conjoncturel de fécondité a chuté dans une ampleur inédite depuis la fin des années 1960.

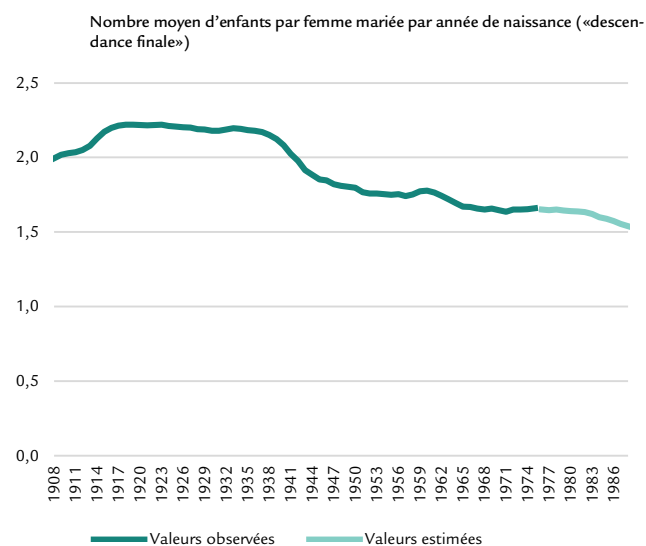
Comme mentionné précédemment, cette forte baisse pourrait notamment s'expliquer par un report de la parentalité, et donc être en partie temporaire. Il vaut donc la peine de s'intéresser au chiffre clé susmentionné de la «descendance finale». L'année de naissance des mères la plus récente qui ait été entièrement saisie est 1975. Pour cette dernière, la descendance finale était de 1,7 enfant par femme, soit un peu plus que le chiffre selon l'indicateur conjoncturel de fécondité. Les estimations de l'Office fédéral de la statistique (OFS) pour les femmes nées entre 1976 et 1988 indiquent une poursuite de la baisse du taux de natalité (cf. fig. 5). Cependant, l'indicateur de la descendance finale n'est pas idéal pour mesurer les changements rapides; de plus, sa disponibilité est nettement moins bonne. Par conséquent, nous nous concentrons ci-après sur l'indicateur conjoncturel de fécondité, comme le fait par exemple l'OFS dans ses propres publications.¹⁰ Dans la figure 5, il convient de noter que l'OFS ne publie des chiffres concernant la descendance finale pour la Suisse que pour les femmes mariées. Toutefois, le fait qu'entre-temps, un enfant sur trois naît hors mariage pourrait fausser cet indicateur. Il convient donc de l'interpréter avec prudence.

Fig. 4: Jamais le nombre d'enfants par femme n'a été aussi bas qu'en 2025



Source: représentation de Swiss Life; données OFS (2025a-c)

Fig. 5: L'indicateur de descendance finale est lui aussi en repli

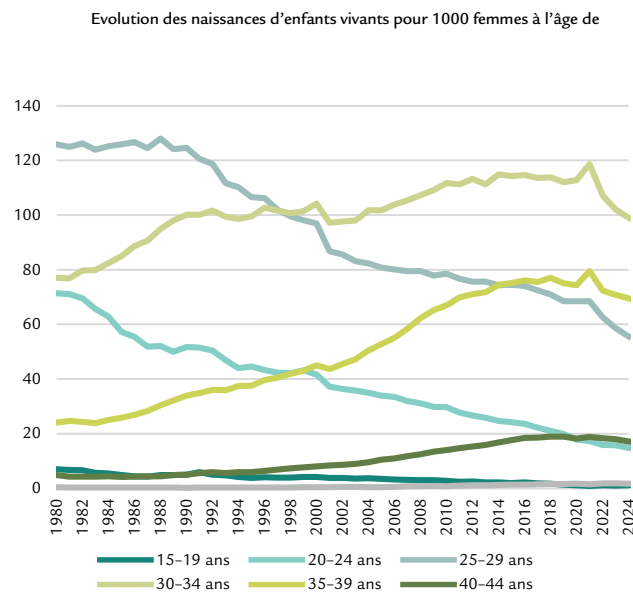


Source: représentation de Swiss Life; données OFS (2025a-c)

Au cours des dernières décennies, l'âge moyen des femmes (et des hommes) à la naissance de leurs enfants a augmenté. Alors qu'en 1980, les femmes avaient le plus souvent des enfants entre 25 et 29 ans, en 2024, elles étaient le plus souvent âgées de 30 à 34 ans (cf. fig. 6). Aujourd'hui, les

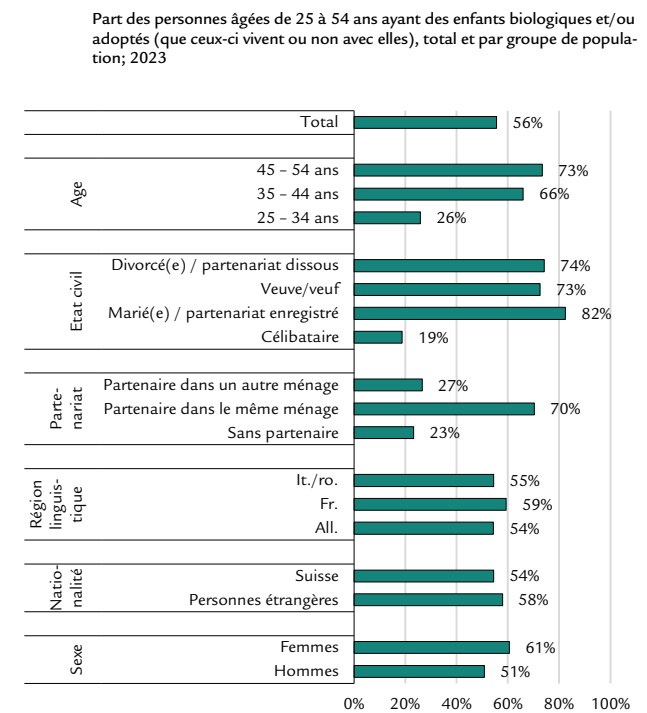
femmes sont même plus nombreuses à avoir des enfants entre 40 et 44 ans qu’entre 20 et 24 ans. En 2025, les mères avaient en moyenne 32 ans à la naissance d’un enfant et les pères, 35 ans. Ce «report» des naissances est aussi majoritairement voulu à l’échelle sociétale: ainsi, près de la moitié des personnes ayant participé à notre enquête¹¹ estiment que c’est «l’âge idéal» pour avoir des enfants. Seul un tiers des personnes interrogées trouve que c’est trop tard. Les personnes interrogées plus jeunes affirment plus souvent qu’il s’agit de l’âge idéal et moins souvent que c’est trop tard que les personnes plus âgées. Jusque peu avant 2020, la baisse de la fécondité chez les femmes de moins de 30 ans pouvait plus ou moins être compensée par une hausse chez les femmes de 30 ans et plus, comme l’implique l’indicateur conjoncturel de fécondité, relativement stable jusqu’alors. Or, ce n’est plus le cas depuis 2021. Dans tous les groupes d’âge, sauf chez les moins de 20 ans et les 45 à 49 ans, le nombre de naissances pour 1000 femmes a baissé, y compris par exemple chez les 40 à 44 ans. Cela pourrait indiquer que la baisse de l’indicateur conjoncturel de fécondité mesurée à partir de 2021 n’est pas seulement due à un report de la maternité, mais probablement aussi à un recul effectif de la descendance finale. En 2024, l’indicateur conjoncturel de fécondité des étrangères était de 1,5, soit légèrement plus élevé que celui des Suissesses (1,2). Cette différence s’est toutefois quelque peu réduite ces dernières années, ce qui implique que depuis 2010, le taux de natalité des étrangères a baissé un peu plus fortement que celui des Suissesses¹².

Fig. 6: Aujourd’hui, les femmes sont plus nombreuses à avoir des enfants entre 40 et 44 ans qu’entre 20 et 24 ans



Source: représentation de Swiss Life; données OFS (2025a-c)

Fig. 7: 70% des 25 à 54 ans vivant avec un ou une partenaire ont des enfants



Source: calculs et représentation de Swiss Life, données OFS (2023)

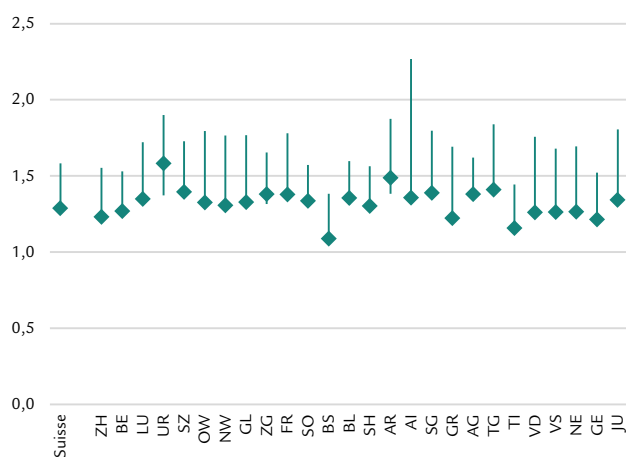
Pour mettre en évidence d’autres différences sociodémographiques sur le fait d’avoir des enfants, il convient de se référer à l’Enquête sur les familles

et les générations (EFG) de l'OFS. Pour l'année 2023, elle nous permet de déterminer qui a des enfants (biologiques ou adoptés) et qui n'en a pas. Pour ce faire, nous nous intéressons à la population âgée de 25 à 54 ans (cf. fig. 7). Un peu plus de la moitié des personnes de ce groupe d'âge a des enfants (56%), mais cette valeur varie fortement en fonction de l'âge. Seule une personne sur quatre âgée de 25 à 34 ans a des enfants, contre 73% des 45 à 54 ans. 82% des personnes mariées de ce groupe d'âge ont des enfants, contre seulement 19% des célibataires. Dans cette seconde catégorie, il convient toutefois de tenir compte du fait que l'âge joue également un rôle: beaucoup de célibataires sont encore relativement jeunes.

Avoir des enfants est fortement corrélé au couple. 70% des personnes de 25 à 54 ans vivant en couple ont des enfants. Seules 23% des personnes sans partenaire ont au moins un enfant. Comme le montre l'indicateur conjoncturel de fécondité plus élevé pour les étrangères décrit ci-dessus, les Suissesses et les Suisses de 25 à 54 ans ont un peu plus rarement (54%) des enfants que les étrangères et étrangers du même âge (58%). Le fossé entre hommes et femmes est intéressant: à 61%, les femmes ont nettement plus souvent des enfants que les hommes (51%). Cela s'explique également par le fait que les femmes ont en moyenne des enfants à un âge plus précoce que les hommes, et que, d'un point de vue biologique, les hommes sont beaucoup plus susceptibles d'avoir des enfants après 54 ans que les femmes.

Fig. 8: La fécondité est au plus bas dans la plupart des cantons

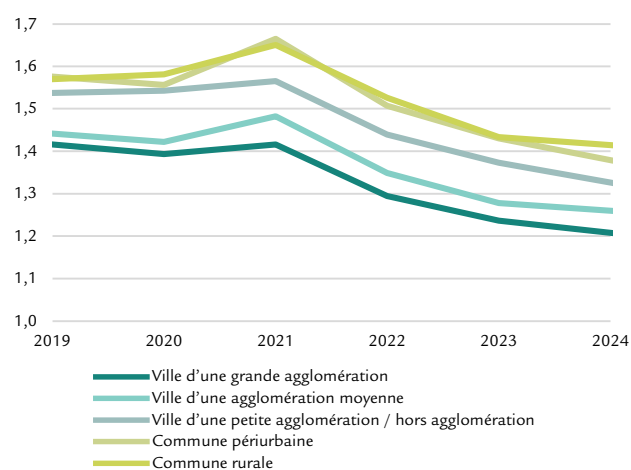
Indicateur conjoncturel de fécondité en 2024 (losange) et valeurs maximales et minimales de celui-ci entre 1991 et 2024, en Suisse et par canton



Source: représentation de Swiss Life; données OFS (2025a-c)

Fig. 9: Le recul le plus récent s'observe aussi bien à la campagne qu'en ville

Evolution de l'indicateur conjoncturel de fécondité 2019-2024, par type de commune



Source: calculs et représentation de Swiss Life, données OFS (2025a/b)

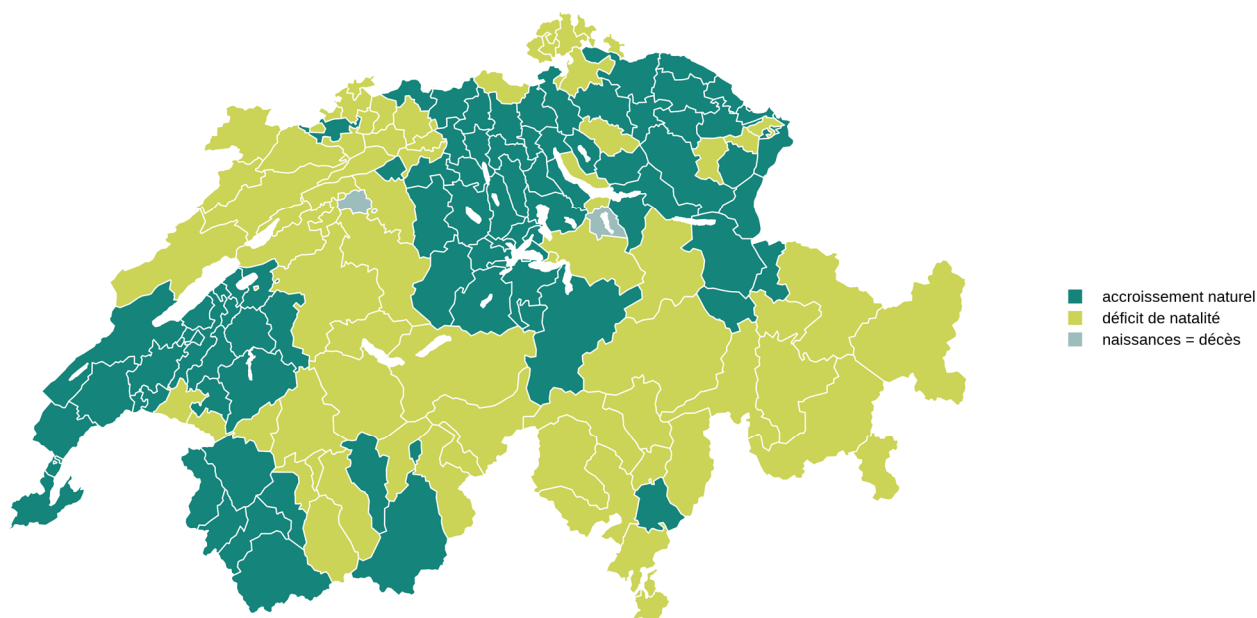
Comme dans le reste du monde, la baisse de la fécondité est un phénomène quasiment généralisé en Suisse. Même s'il existe certaines différences au niveau cantonal, l'indicateur conjoncturel de fécondité a, à quelques exceptions près, atteint son plus bas niveau en 2024 et se trouvait alors partout bien en deçà du taux de remplacement de la génération parentale (cf. fig. 8). Si l'on observe le nombre de naissances par type de commune, on observe certains schémas modérément différents sur le plan régional (cf. fig. 9): certes, le recul de l'indicateur conjoncturel de fécondité à partir de 2022 s'observe tant dans les communes urbaines que rurales.

Mais en général, la fécondité a toutefois tendance à être plus faible dans les villes qu'à la campagne. Si l'on considère uniquement les cinq plus grandes villes de Suisse, à savoir Zurich, Genève, Bâle, Lausanne et Berne, l'indicateur conjoncturel de fécondité n'était même que de 1,1 en 2024. En d'autres termes, dans les grandes villes, les femmes sont encore moins nombreuses à devenir mères que dans le reste de la Suisse.

Jusqu'à présent, nous nous sommes penchés sur le taux de natalité. Un autre indicateur important est l'accroissement naturel, c'est-à-dire la différence entre le nombre de naissances et le nombre de décès. En 2024 encore, dans toute la Suisse, il y a eu 6300 naissances de plus que de décès. Il s'agit toutefois de la valeur la plus basse sur les 100 dernières années.

Fig. 10: En 2024, dans près de la moitié des districts, il y a eu plus de décès que de naissances

Nombre de naissances par rapport aux décès (valeurs positives = accroissement naturel), 2024



Source: calculs et représentation de Swiss Life, données OFS (2025a/b)

Cette vision à l'échelle nationale masque toutefois des schémas régionaux. Alors qu'en 2014, trois quarts des districts de Suisse présentaient un accroissement naturel, cela ne s'appliquait plus qu'à un peu plus de la moitié d'entre eux en 2024 (cf. fig. 10). Dans 130 des 143 districts, l'accroissement naturel a diminué au cours de cette période. Il faut toutefois tenir compte du fait que l'accroissement naturel n'est pas uniquement influencé par le taux de natalité évoqué plus haut. Dans les régions relativement «jeunes», c'est-à-dire là où la proportion de jeunes est élevée dans la population, on enregistre automatiquement plus de naissances que de décès, même si l'indicateur conjoncturel de fécondité en soi est faible. Ainsi, en 2024, le canton de Berne dans son ensemble a affiché un indicateur conjoncturel de fécondité de 1,27, légèrement supérieur à celui du canton de Zurich (1,23). Malgré tout, tous les districts bernois ont affiché un déficit de natalité en 2024, tandis que neuf des douze districts zurichois affichaient un excédent positif. De manière générale, la figure 10

montre qu'en 2024, un accroissement naturel s'observait surtout dans les districts des agglomérations en pleine croissance de Zurich, Genève et Lausanne (dont font partie p. ex. l'Argovie, le canton de Fribourg ou le Bas-Valais), tandis que les régions adjacentes aux villes de Berne et de Bâle ainsi que la plupart des régions de montagne (p. ex. l'Oberland bernois, le Haut-Valais, les Grisons, de grandes parties du Tessin et l'arc jurassien) affichaient un déficit de natalité.

Taux de natalité: quo vadis?

Après cette rétrospective, demandons-nous comment les choses vont évoluer. Des scénarios se prêtent très bien à cet exercice. L'OFS a publié cinq variantes. Dans son scénario de référence (ci-après «moyen»), l'OFS table à long terme sur environ 1,4 enfant par femme. Dans les quatre autres scénarios, toutes les variables (à savoir la migration nette et la mortalité) sont constantes, à l'exception de l'indicateur conjoncturel de fécondité. Dans le scénario élevé, l'indicateur conjoncturel de fécondité s'élève à 1,52 en 2025 et passe à 1,57 d'ici 2055. Dans le scénario bas, cette valeur baisse de 1,28 à 1,26. En d'autres termes, la valeur effectivement mesurée pour l'année 2025 est plus proche du scénario bas que du scénario moyen. Si le scénario moyen devait se réaliser, le taux de natalité devrait à nouveau légèrement augmenter. L'OFS publie également deux autres scénarios, l'un «très haut» avec un indicateur conjoncturel de fécondité de 1,8 et l'autre «très bas», avec un indicateur conjoncturel de fécondité de 1,0. Le scénario «très haut» correspond – hormis pour les micro-Etats comme les îles Féroé, Monaco ou Gibraltar – environ aux indicateurs conjoncturels de fécondité actualisés les plus élevés en Europe (Géorgie, Monténégro ou Bulgarie, 2023). Le scénario «très bas» est légèrement inférieur aux valeurs enregistrées en 2024 pour les cinq plus grandes villes de Suisse, mais reste supérieur à celui de la Corée du Sud.

La figure 11 présente l'accroissement naturel futur (pour 100 habitantes et habitants) selon les cinq scénarios. Ce n'est que dans le scénario très haut que l'accroissement naturel reste positif jusqu'en 2075. Selon le scénario moyen, il devrait y avoir plus de décès que de naissances en Suisse à partir de 2036. Dans le scénario bas, plus proche du taux de natalité de 2025 que le scénario moyen, ce point est atteint dès 2031. Sans immigration, la population commencerait alors à diminuer à partir de cette date.

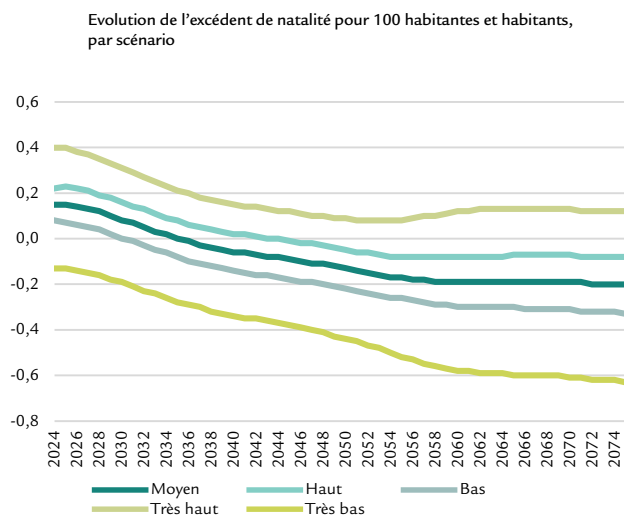
La croissance démographique va dans un premier temps se poursuivre

A court ou moyen terme, l'accroissement de la population totale en Suisse ne dépend toutefois pas en premier lieu du taux de natalité, mais de l'immigration nette. Etant donné que celle-ci est la même dans tous les scénarios présentés, la population continue d'augmenter au moins jusqu'en 2075, sauf dans le scénario très bas. Dans le contexte des différents taux de natalité, la question n'est donc pas de savoir si la population va continuer à croître à moyen terme, mais dans quelle mesure. Si le taux devait rester au niveau de 2025 (scénario bas), la population atteindrait environ 10,5 millions de personnes en 2075. Si le taux de natalité revenait aux niveaux observés jusqu'en 2019 environ (scénario haut), la population passerait à 11,4 millions.

Selon le scénario moyen, 17 cantons devraient encore afficher un excédent de natalité en 2026. En 2040, ils ne seraient plus que sept (Zurich, Lucerne, Zoug, Fribourg, Appenzell Rhodes-Intérieures, Vaud et Genève) et en 2055, plus que deux (Vaud et Genève). En d'autres termes, les

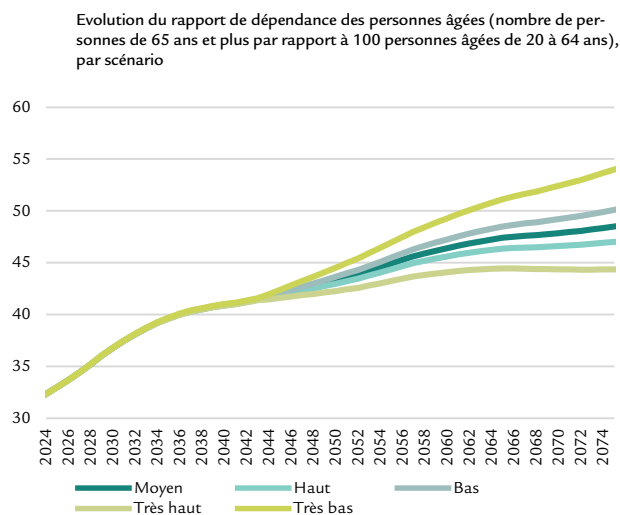
cantons seront de plus en plus tributaires de l'immigration (nationale ou internationale) pour maintenir leur stabilité démographique.

Fig. 11: La Suisse comptera bientôt plus de décès que de naissances



Source: représentation de Swiss Life; données OFS (2025d)

Fig. 12: Le rapport de dépendance des personnes âgées augmente dans tous les cas, mais à long terme, il dépend fortement du taux de natalité



Source: représentation de Swiss Life; données OFS (2025d)

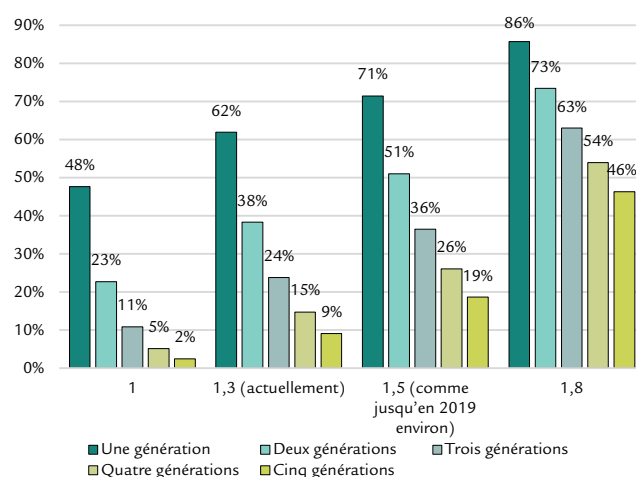
S'agissant en particulier de la prévoyance vieillesse (cf. prologue), le rapport de dépendance des personnes âgées est un autre indicateur démographique important pour décrire le nombre de personnes de 65 ans et plus pour 100 personnes âgées de 20 à 64 ans. Ce sont surtout les systèmes financés par répartition, comme l'AVS, qui dépendent de ce chiffre clé. La figure 12 montre l'évolution projetée du rapport de dépendance des personnes âgées en Suisse en fonction des scénarios de fécondité. Quel que soit le scénario, le rapport augmentera nettement d'ici 2075 par rapport à aujourd'hui. La plus forte hausse aura lieu d'ici environ 2040, après quoi elle ralentira quelque peu en raison du décès de la génération des baby-boomers. Jusqu'en 2045 environ, il n'y aura pas de différence entre les scénarios, car ce n'est qu'à ce moment-là que les enfants nés après 2024 – lorsque les scénarios de fécondité commencent à diverger – atteindront l'âge de 20 ans. Après ce point, le rapport de dépendance des personnes âgées varie toutefois de plus en plus fortement d'un scénario à l'autre. Dans le scénario moyen, la valeur augmentera à 49 d'ici 2075. En d'autres termes, il n'y a plus que deux personnes en âge d'exercer une activité lucrative pour une personne à l'âge de la retraite, contre trois aujourd'hui. A long terme, le rapport de dépendance des personnes âgées se stabiliserait uniquement dans le scénario très haut (c'est-à-dire 1,8 enfant par femme dès maintenant).

Autrement dit, pour que la population suisse commence à diminuer au cours des 50 prochaines années, il faudrait en premier lieu une forte baisse de l'immigration. Certes, cela n'est pas probable à l'heure actuelle, mais comme nous l'avons vu dans le prologue, la fécondité dans tous les principaux pays d'immigration actuels est trop faible pour maintenir la stabilité de la population à long terme. A très long terme, en particulier

dans un contexte de baisse de la fécondité à l'échelle mondiale, seul un rétablissement des taux de natalité pourrait permettre d'éviter une diminution de la population. C'est ce qu'illustre un exemple de calcul simple présenté à la figure 13: avec une migration nette équilibrée (c'est-à-dire immigration = émigration), une espérance de vie constante et le taux de natalité actuel, la population suisse baisserait de 62% et ne correspondrait plus qu'à 38% de son effectif actuel au bout de deux générations (petits-enfants des jeunes parents actuels). Après cinq générations, il ne resterait même plus que 9% de la population actuelle. La figure 13 n'est pas un scénario réaliste (et encore moins une prévision), mais montre de manière abstraite l'impact de différents taux de fécondité sur l'évolution à (très) long terme d'une population.

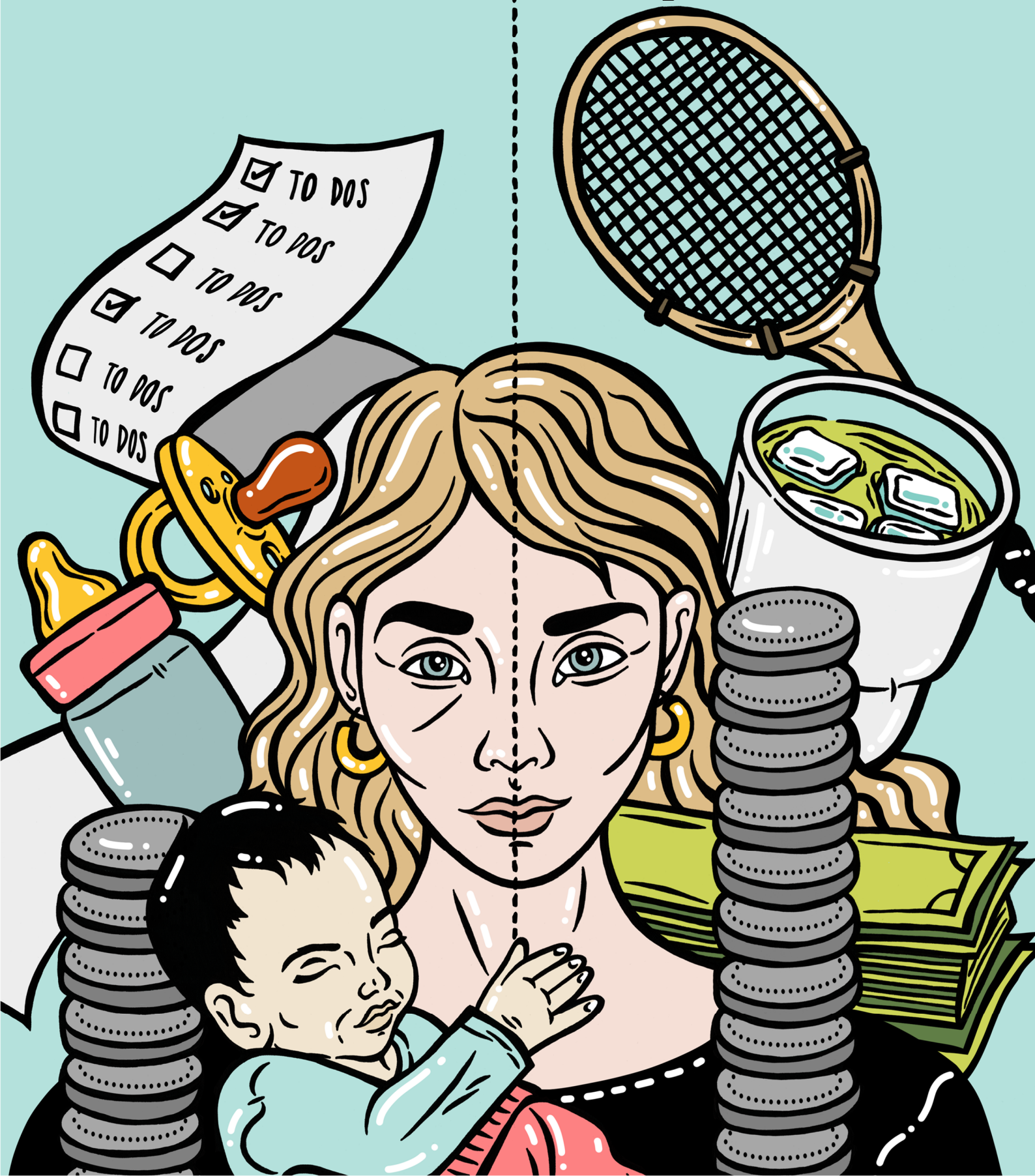
Fig. 13: Avec le taux de natalité actuel et sans immigration, la population n'atteindrait plus qu'un tiers de celle d'aujourd'hui au bout de deux générations

Simulation de la taille des générations en % de la génération actuelle; en fonction du nombre des générations futures et de l'indicateur conjoncturel de fécondité



Source: Swiss Life

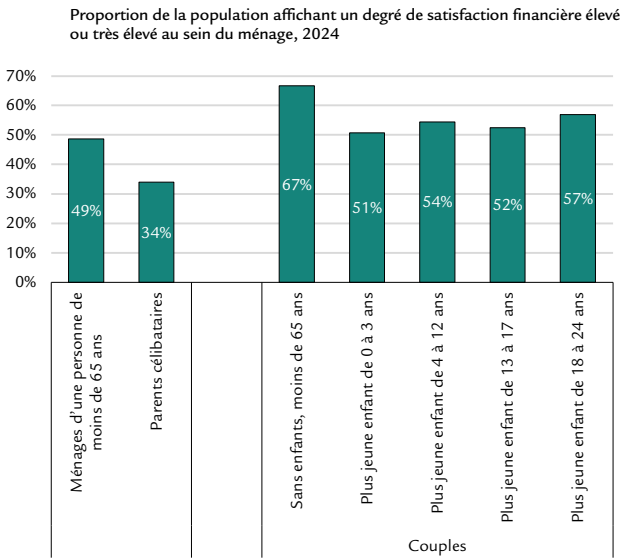
Chapitre 2: La vie avec ou sans enfants



La vie avec des enfants diffère en de nombreux points de celle sans enfants. Par exemple, les personnes ayant des enfants ont souvent des revenus différents de celles qui n'en ont pas; la structure de leurs dépenses varie elle aussi. La naissance d'un enfant peut aussi modifier la répartition du temps au sein du couple. L'un des parents, ou les deux, passent peut-être plus de temps à la maison avec l'enfant et moins au travail. Nous allons voir ci-après en quoi ces domaines et d'autres diffèrent pour les personnes avec ou sans enfants.

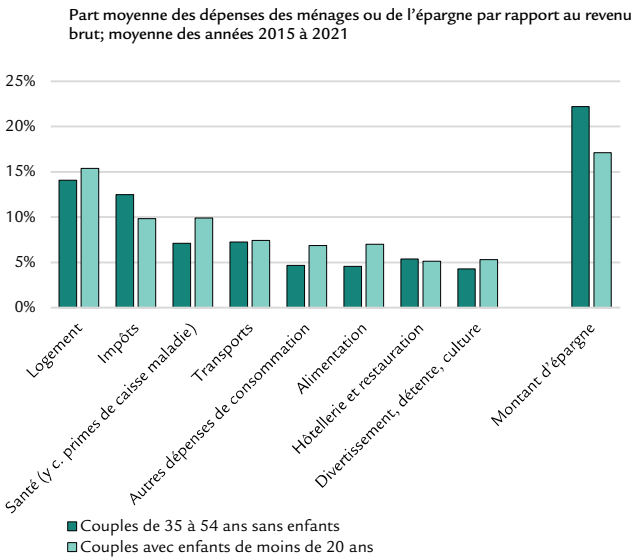
Commençons par les finances. La figure 14 montre que les couples avec enfants sont moins souvent satisfaits de leur situation financière que les couples de moins de 65 ans sans enfants (qu'ils n'aient jamais eu d'enfants ou que leurs enfants aient quitté le foyer). On observe le même schéma si l'on compare les personnes vivant seules et les familles monoparentales. Il en va de même de la facilité à joindre les deux bouts: les ménages sans enfants sont plus susceptibles d'affirmer y parvenir aisément que les ménages avec enfants. On constate également des différences en termes de possibilités d'épargne: ainsi, en 2024, 74% des couples de moins de 65 ans sans enfants dans leur ménage indiquaient qu'ils pouvaient mettre de l'argent de côté. Chez les couples avec enfants, ce chiffre n'était que d'environ 58%.¹³

Fig. 14: Les ménages avec enfants sont moins souvent (très) satisfaits de leur situation financière que les ménages sans enfants



Source: représentation de Swiss Life; données OFS (2026a)

Fig. 15: Par rapport à leur revenu, les couples avec enfants dépensent plus d'argent pour différentes catégories de consommation que les couples sans enfants



Source: calculs et représentation de Swiss Life, données OFS (2025e)

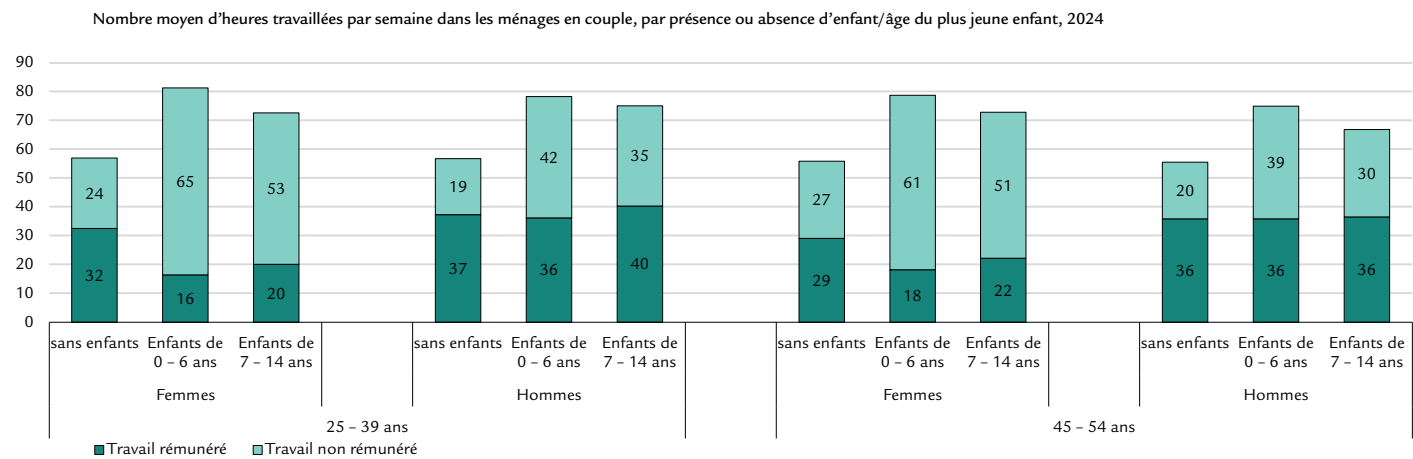
Cela ressort également des données de l'enquête sur le budget des ménages (EBM) de l'OFS (cf. fig. 15). Entre 2015 et 2021, les couples ayant des enfants de moins de 20 ans ont épargné en moyenne 17% de leur revenu brut, contre 22% pour les couples âgés de 35 à 54 ans sans enfants dans leur ménage. Cela s'explique par le revenu moyen légèrement inférieur des ménages familiaux mentionnés par rapport aux ménages en couple (12 900 francs mensuels en moyenne contre 14 100), mais aussi par une autre structure des dépenses. Ainsi, les couples avec enfants consacrent

en moyenne une part plus élevée du revenu du ménage à la santé (primes de caisse maladie incluses), à l'alimentation et à d'autres dépenses de consommation. Cela inclut notamment les vêtements pour enfants, ainsi que les frais de formation et de garde par des tiers. Les dépenses liées au sport et aux articles de camping, aux forfaits de ski et de remontées mécaniques, aux cours de sport, d'artisanat, de musique et de danse étaient également plus élevées chez les couples avec enfants que chez les couples sans enfants. Dans les ménages en couple avec enfants de 10 à 19 ans, les dépenses mensuelles de dentiste sont en outre environ 50 à 100 francs plus élevées que pour les personnes de moins de 65 ans vivant en couple sans enfants. Cela s'explique probablement par des dépenses plus élevées pour, par exemple, des appareils dentaires.

Le travail avec ou sans enfants

Comme nous l'avons déjà mentionné, les couples avec des enfants de moins de 20 ans ont en moyenne un revenu légèrement inférieur à celui des couples sans enfants âgés de 35 à 54 ans. Cela est probablement lié, pour l'essentiel, à la plus faible participation des mères au marché du travail (cf. fig. 16): les femmes âgées de 25 à 54 ans vivant en couple et ayant des enfants consacrent nettement moins de temps hebdomadaire à un travail rémunéré (en moyenne 16 à 22 heures) que celles vivant en couple mais n'ayant pas d'enfants (29 à 32 heures). Un tel schéma n'apparaît pas chez les hommes: les pères vivant en couple avec enfants consacrent approximativement autant de temps à une activité lucrative rémunérée que les hommes vivant en couple sans enfants.

Fig. 16: Les ménages avec enfants effectuent nettement plus de travail (non rémunéré) que les ménages sans enfants



Source: représentation de Swiss Life; données OFS (2025f)

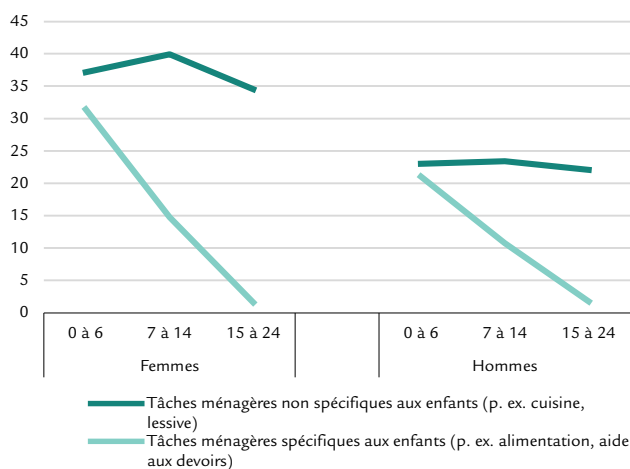
La figure 16 montre également à titre d'exemple pour les ménages en couple qu'avoir des enfants est source de travail. Alors que les femmes de 25 à 39 ans vivant en couple sans enfants consacrent en moyenne 57 heures par semaine à du travail rémunéré et non rémunéré, ce chiffre monte à une moyenne de 81 heures par semaine pour les femmes vivant en couple

avec enfants. On observe un schéma similaire chez les hommes (57 heures contre 78 heures). Pour simplifier, on peut dire que les couples avec de jeunes enfants disposent en moyenne d'environ 3 à 3,5 heures de temps libre¹⁴ et/ou de sommeil en moins par jour et par personne que les couples sans enfants du même groupe d'âge.

Au fur et à mesure que les enfants grandissent, les charges de garde diminuent toutefois nettement (cf. fig. 17): alors que les femmes ayant des enfants de moins de sept ans consacrent en moyenne 31 heures par semaine aux tâches ménagères spécifiques aux enfants, ce chiffre n'est plus que de 15 heures dans les ménages dont le plus jeune enfant a entre sept et 14 ans. Par tâches ménagères spécifiques aux enfants, on entend notamment les activités suivantes: leur donner à manger, les laver, les mettre au lit, jouer avec eux, les aider à faire leurs devoirs ou les emmener à différents endroits.

Fig. 17: Les tâches ménagères spécifiques aux enfants sont chronophages, en particulier avec de jeunes enfants

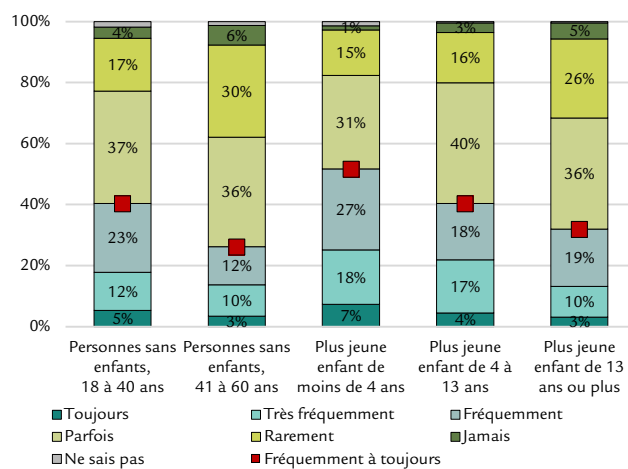
Nombre moyen d'heures travaillées par semaine dans les ménages avec le plus jeune enfant de l'âge correspondant, 2024



Source: représentation de Swiss Life; données OFS (2025f)

Fig. 18: Plus les enfants sont jeunes, plus les personnes interrogées se sentent surmenées

Fréquence du sentiment de surmenage chez les 18-60 ans, selon la présence d'enfants et l'âge du plus jeune enfant, n entre 316 et 978



Source: enquête Swiss Life 2026

L'Enquête sur les familles et les générations se penche également sur la répartition des tâches ménagères, mais pas en nombre d'heures. Il en résulte néanmoins des données intéressantes sur les différences entre la vie avec et sans enfants. 58% des personnes vivant dans des ménages sans enfants indiquent que les tâches ménagères sont exécutées par les deux partenaires; dans 35% des ménages, c'est la femme qui s'en charge en majeure partie et dans 6% des ménages, l'homme. En se penchant de plus près sur les différents types de tâches ménagères, on constate toutefois des différences notables. Ainsi, dans les ménages sans enfants, les petits travaux de réparation ou les tâches administratives sont souvent l'apanage de l'homme, tandis que les femmes sont souvent seules responsables de la lessive ou de l'organisation des cadeaux. Il n'en va pas de même pour les ménages avec enfants: 56% d'entre eux indiquent que la plupart des tâches ménagères sont effectuées par la femme, contre seulement 40% d'entre eux où l'on observe une répartition égalitaire. La proportion de ménages dans lesquels quelqu'un est payé pour effectuer des tâches

ménagères (p. ex. une employée ou un employé de ménage) est légèrement inférieure dans les ménages sans enfants que dans ceux avec enfants.

Comment cette surcharge de temps influence-t-elle le degré de sensation de stress, voire de surmenage? Dans le cadre de notre enquête, nous avons demandé à quelle fréquence les personnes se sentaient actuellement surmenées¹⁵. Le schéma est clair (cf. fig. 18): bien plus souvent que les personnes sans enfants (36%), les personnes ayant des enfants de moins de quatre ans en particulier se sentent fréquemment à toujours surmenées (52%). Chez les personnes sans enfants, on constate une forte différence entre les plus jeunes et les plus âgées. Les personnes sans enfants âgées de 41 à 60 ans sont les moins nombreuses à se sentir surmenées, ce sentiment étant aussi fréquent chez les personnes âgées de 18 à 40 ans que chez les parents ayant des enfants de quatre à 13 ans. De manière générale, le sentiment de surmenage diminue quand les enfants grandissent, tout comme les heures de travail effectuées pour des tâches ménagères spécifiques aux enfants. Les femmes ayant des enfants de moins de 13 ans se sentent en outre plus souvent au moins occasionnellement surmenées (51%) que les hommes ayant des enfants du même âge (39%).

L'enquête EFG de l'OFS livre un éclairage encore plus nuancé à ce sujet: alors que seulement 21% des personnes âgées de 25 à 54 ans n'ayant pas d'enfants ont au moins parfois des difficultés à se concentrer au travail, ce chiffre est de 35% chez les personnes vivant avec des enfants de moins de quatre ans. 38% des personnes sans enfants ont au moins parfois du mal à faire face à leurs obligations familiales en raison de leurs longues heures de travail, contre 50% des parents ayant des enfants de moins de quatre ans et 46% des parents ayant des enfants de quatre à douze ans.

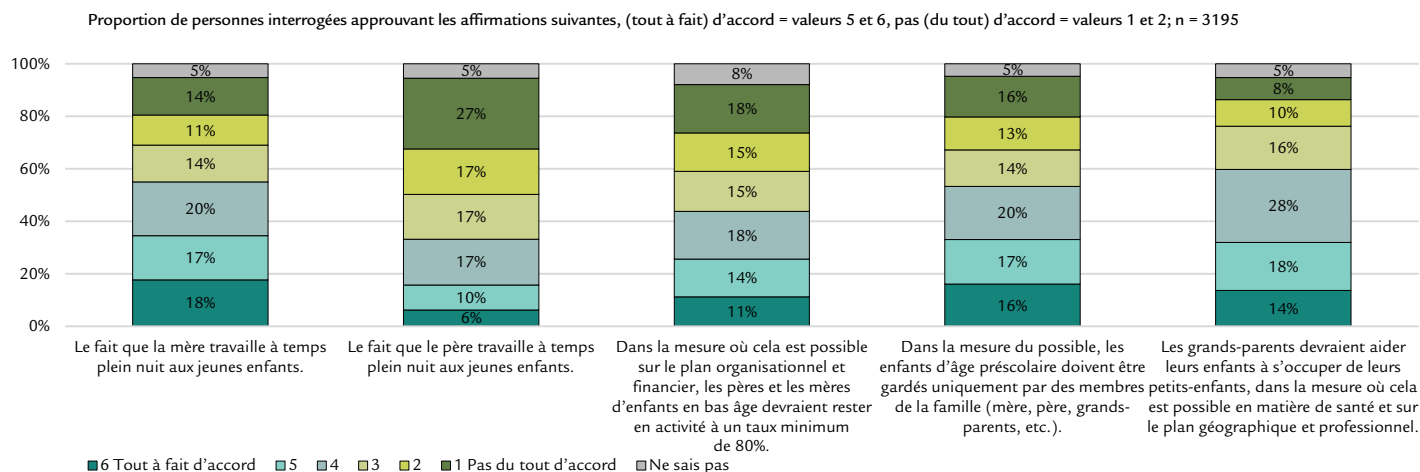
Complément: attentes sociétales concernant l'activité lucrative et la garde des enfants

Comme nous l'avons vu, avoir des enfants influe sur la manière dont les hommes et les femmes répartissent l'activité professionnelle et les tâches familiales au sein du ménage. Cette répartition peut être influencée par des convictions sociétales, ce que nous avons voulu examiner sur la base de différentes affirmations présentées à des personnes âgées de 18 à 60 ans ayant participé à l'enquête (cf. fig. 19). Le tableau est hétérogène et parfois ambigu: ainsi, 35% des personnes interrogées approuvent l'affirmation selon laquelle un travail à temps plein de la mère est nuisible aux jeunes enfants. Dans le même temps, 26% d'entre elles désapprouvent cette affirmation, les autres n'ayant pas d'opinion claire à ce sujet. On constate toutefois qu'une activité à plein temps du père est moins souvent considérée comme préjudiciable pour l'enfant: seules 16% des personnes interrogées approuvent cette affirmation, contre 44% qui ne l'approuvent pas. L'approbation de cette affirmation diminue avec l'âge, contrairement à celle portant sur les mères, pour laquelle aucun profil d'âge n'est perceptible.

La population est divisée sur la question de savoir si les deux parents de jeunes enfants devraient chacun travailler à un taux d'occupation d'au moins 80%. 26% sont d'accord avec l'affirmation, 33% ne le sont pas. Les hommes sont un peu plus nombreux à approuver cette affirmation que les femmes (30% contre 21%) et aucun profil d'âge ne se dégage. La prise

en charge des enfants d'âge préscolaire par des membres de la famille en premier lieu divise elle aussi. Environ un tiers des personnes sondées considèrent que les grands-parents doivent garder les petits-enfants, contre près d'un cinquième qui n'est pas d'accord avec cette affirmation.

Fig. 19: La population considère qu'il est plus préjudiciable pour les jeunes enfants que leur mère travaille à plein temps que leur père



Source: enquête Swiss Life 2026

Nous avons également voulu savoir si, dans l'idéal, c'était les mères ou les pères qui devaient consacrer plus de temps à l'éducation et à la garde des enfants. Certes, à 67%, une majorité des personnes interrogées estiment que les deux parents devraient y consacrer autant de temps. Pourtant, si l'on considère la situation dans son ensemble, les réponses sont plutôt unilatérales: 23% indiquent «en général, la mère», 6% déclarent «la mère, bien entendu». En revanche, seul 1% estime que c'est plutôt ou clairement le père, tandis que 3% ne se prononcent pas. Les parents ayant des enfants de moins de quatre ans considèrent un peu plus souvent que cette responsabilité incombe à la mère (37%) que les personnes qui n'ont pas d'enfants (24%), les hommes un peu plus souvent (32%) que les femmes (25%).

Satisfaction et sentiment général vis-à-vis de la vie

Dans le cadre de notre enquête, nous avons demandé à la population, sur une échelle de 1 à 10, quel était son degré de satisfaction vis-à-vis de différents domaines de la vie. Bien entendu, ici aussi, il est judicieux de comparer les réponses des personnes sans enfants avec celles des parents. Ces comparaisons ne permettent pas d'établir de liens de causalité: les personnes sans enfants pourraient afficher des niveaux de satisfaction différents de ceux des parents interrogés si elles avaient elles-mêmes des enfants, et vice-versa. La figure 20 ne permet donc pas de déduire l'impact de la parentalité, mais elle indique dans quelle mesure la satisfaction diffère entre les deux groupes de population. Etant donné que le fait d'avoir des

enfants et certaines évaluations du degré de satisfaction dépendent fortement de l'âge, la figure 20 distingue quatre groupes d'âge différents.

Fig. 20: Dans différents domaines de la vie, les personnes ayant des enfants sont aussi satisfaites que les personnes n'en ayant pas

Proportion de personnes interrogées affichant une satisfaction (très) élevée concernant les domaines de la vie suivants (valeurs de 8 à 10 sur une échelle allant de 1 = pas du tout satisfaites à 10 = entièrement satisfaites); n entre 88 et 668



Source: enquête Swiss Life 2026

Dans l'ensemble, les réponses des deux groupes de population ne diffèrent guère: la satisfaction à l'égard des différents aspects de la vie semble dépendre davantage de l'âge que du fait d'avoir des enfants ou non. Certaines différences sont toutefois visibles: les personnes interrogées ayant des enfants indiquent un peu plus souvent une satisfaction élevée, voire très élevée, quant à leur vie actuelle. Cela ne signifie toutefois pas que le fait d'avoir des enfants entraîne en soi une plus grande satisfaction, car cette légère différence peut aussi être due à d'autres facteurs, par exemple le fait d'être en couple. Dans le cadre d'une étude réalisée en 2025¹⁶, nous avons également demandé à des personnes à l'âge de la retraite dans quelle mesure elles étaient satisfaites de leur vie en général. A cet égard, nous n'avons constaté pratiquement aucune différence entre les personnes ayant des enfants (la plupart aujourd'hui adultes) et les personnes n'en ayant pas.

Bien qu'ils doivent s'acquitter de davantage de charges à la maison, il est intéressant de noter que même les jeunes parents sont un peu plus souvent satisfaits de leur situation professionnelle que les personnes du même âge sans enfants. Sans surprise, on observe que les personnes sans enfants sont moins souvent satisfaites de leur situation familiale, mais plus souvent satisfaites du temps dont elles disposent librement. Cette dernière question révèle un schéma intéressant selon l'âge: la différence est la plus importante chez les 31 à 50 ans, dans une classe d'âge où les enfants sont généralement encore jeunes et représentent plus de travail. Chez les 51 à 60 ans, la différence est à nouveau nettement plus faible.

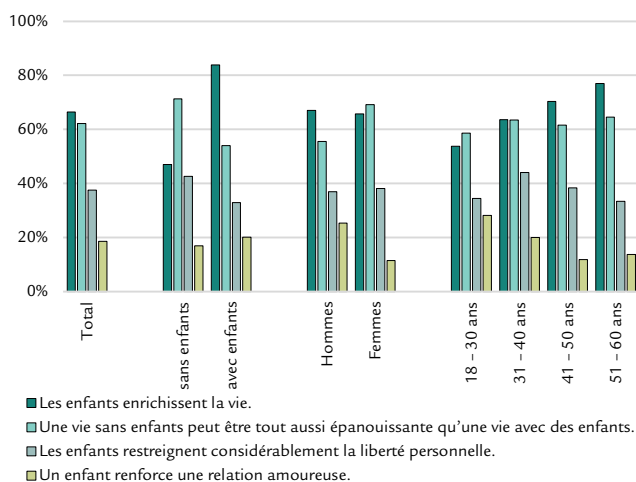
La figure 20 est une évaluation de la satisfaction personnelle, sur la base d'une question indépendante du fait d'avoir des enfants. Nous avons également interrogé directement la population sur différents thèmes en lien avec la parentalité. La figure 21 montre qu'une majorité des personnes interrogées estime que les enfants enrichissent la vie; 66% d'entre elles

approuvent cette affirmation. Sans surprise, l'approbation est plus élevée chez les parents (84%) que chez les personnes sans enfants (47%). La proportion d'approbation ne diffère pas entre les hommes et les femmes. Plus les personnes interrogées sont âgées, plus elles sont d'accord avec cette affirmation, ce qui peut partiellement s'expliquer par le fait que la proportion de personnes ayant des enfants augmente avec l'âge.

Dans le même temps, une majorité de 62% des personnes interrogées approuvent l'affirmation selon laquelle une vie sans enfants peut être aussi épanouissante qu'une vie avec enfants. Seules 9% d'entre elles réfutent cette affirmation. A 71%, les personnes sans enfants sont plus souvent d'accord avec cette affirmation que les parents (54%). A 69%, les femmes sont un peu plus souvent d'avis que les hommes (55%) qu'une vie sans enfants peut être aussi épanouissante qu'une vie avec des enfants. 37% des personnes interrogées sont d'accord avec l'affirmation selon laquelle les enfants limitent fortement la liberté personnelle (16% ne le sont pas). Les personnes sans enfants (43%) sont davantage de cet avis que les parents (33%). 19% des personnes interrogées estiment qu'un enfant renforce le couple, contre pas moins de 36%.

Fig. 21: Avoir des enfants est perçu comme positif, mais le fait de ne pas en avoir peut aussi être, selon la majorité, une source d'épanouissement

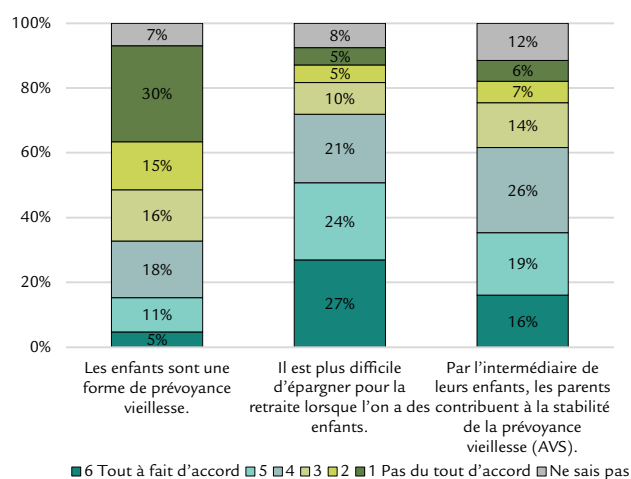
Proportion de personnes interrogées (tout à fait) d'accord avec les affirmations suivantes (valeurs 5 et 6 sur une échelle allant de 1 = pas du tout d'accord à 6 = entièrement d'accord); total et par groupe de population; n entre 540 et 3195



Source: enquête Swiss Life 2026

Fig. 22: Les enfants ne sont pas considérés comme une forme de prévoyance vieillesse, bien au contraire

Proportion de personnes interrogées approuvant les affirmations suivantes, (tout à fait) d'accord = valeurs 5 et 6, pas (du tout) d'accord = valeurs 1 et 2; n = 3195



Source: enquête Swiss Life 2026

Il est évident qu'avoir des enfants demande du temps et souvent de l'énergie. Dans ce contexte, nous avons demandé aux participantes et participants comment ils répartiraient, selon leur idéal, 100 points de temps et d'énergie entre des domaines prédéfinis¹⁷. Les domaines de la vie suivants étaient proposés: travail, loisirs, vie de couple, enfants (uniquement les personnes ayant des enfants), amies et amis, bénévolat, famille, sport et développement personnel. Les personnes sans enfants consacrent le plus de temps et d'énergie au travail et à leur vie de couple (18% des points chacun), suivis des loisirs (15%), de la famille (14%) et des amies et amis (12%). Sans surprise, les personnes interrogées ayant des enfants

accordent le plus de temps et d'énergie à ceux-ci (22%). Etant donné que ce temps manque pour les autres domaines de la vie, les parents allouent un peu moins de temps à toutes les autres catégories que les personnes sans enfants. La différence est la plus faible dans le domaine «vie de couple» (17%, c'est-à-dire un point de pourcentage de moins) et la plus importante dans le domaine «loisirs» (11%, c'est-à-dire quatre points de pourcentage de différence). Compte tenu de la répartition des rôles entre les pères et les mères en matière d'activité lucrative et de tâches familiales déjà examinée ci-dessus, il n'est pas surprenant que, dans un monde idéal, les mères consacraient plus de temps et d'énergie aux enfants (24%) que les hommes (19%), et que ceux-ci consacraient un peu plus de temps et d'énergie au travail (16%) et au sport (8%) que les mères (13% et 6% respectivement). De manière générale, les différences en termes de répartition du temps et de l'énergie entre les mères et les pères sont en moyenne un peu plus marquées qu'entre les femmes et les hommes sans enfants.

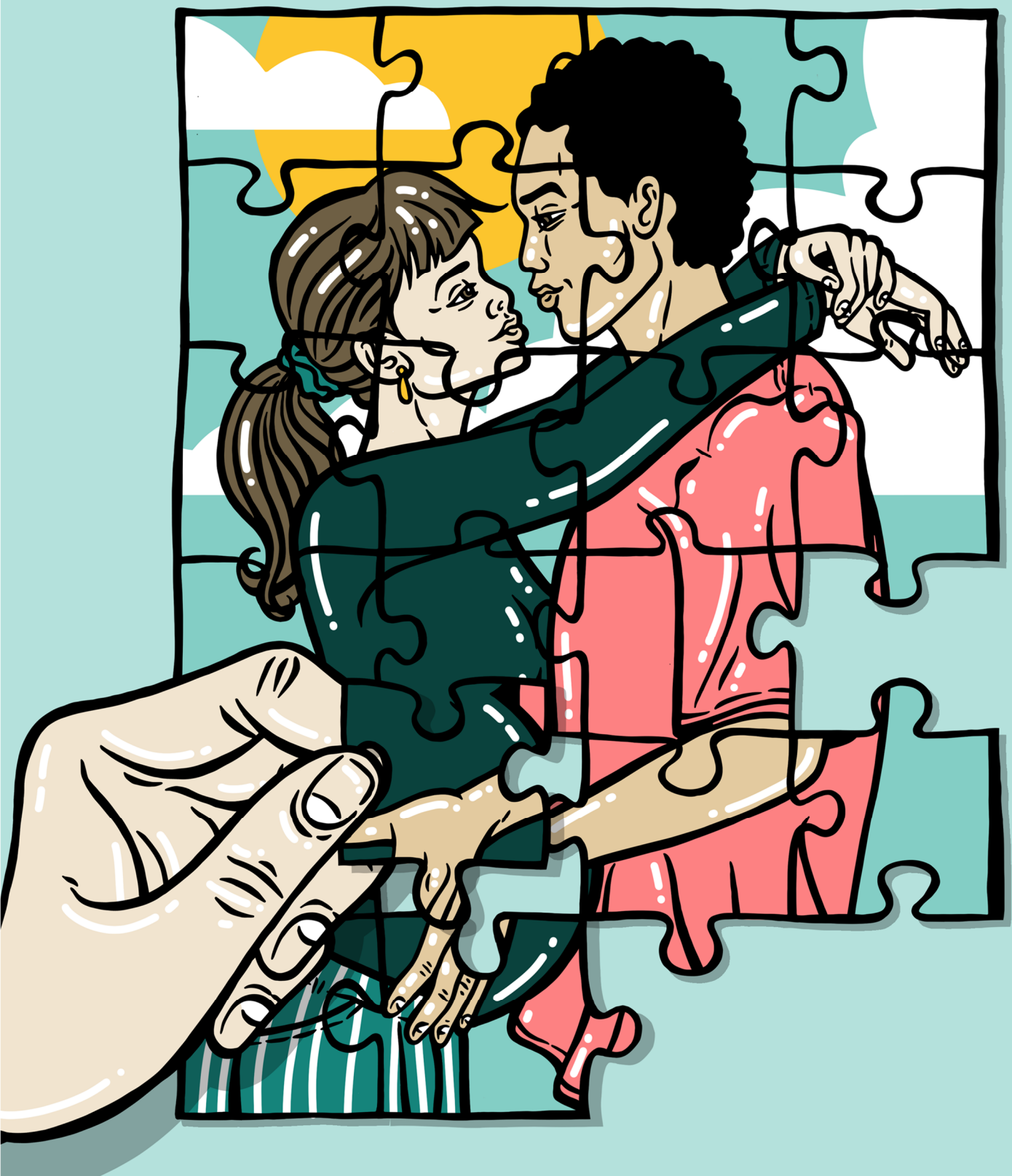
Seule une personne sur trois considère la Suisse comme un pays favorable aux enfants

Nous avons également voulu savoir dans quelle mesure la Suisse offrait un environnement adapté aux enfants. 49% des personnes interrogées sont d'accord avec l'affirmation selon laquelle la Suisse est un bon endroit pour être mère ou père; seules 10% ne sont pas d'accord. A cet égard, on ne constate guère de différences entre les parents et les personnes sans enfants. Seules 34% des personnes interrogées sont toutefois d'accord avec l'affirmation selon laquelle la Suisse est un pays favorable aux enfants, ce pourcentage étant légèrement plus élevé chez les hommes (39%) que chez les femmes (29%). Les différences entre les parents et les personnes sans enfants ne sont que minimales. Toutefois, seules 17% des personnes interrogées réfutent cette affirmation: si l'on considère toute l'échelle des réponses, on a l'impression que la population considère la Suisse comme un pays favorable aux enfants, mais qu'elle n'en est pas totalement convaincue.

Dans le *prologue* de l'étude, nous avons argumenté que le fait d'avoir des enfants et la prévoyance vieillesse sont liés sur le plan systémique. Sans relève pour financer les retraites, fournir de la main-d'œuvre, consommer et fournir des services de santé et de soins, le système de prévoyance vieillesse perd son équilibre à long terme. Dans ce contexte, nous avons demandé aux personnes interrogées d'évaluer différentes affirmations établissant un lien entre le fait d'avoir des enfants et la prévoyance vieillesse. De façon probablement prévisible, la *figure 22* montre que dans le système de prévoyance vieillesse actuel – solidaire de diverses manières – peu de personnes considèrent les enfants comme une forme de prévoyance vieillesse. Au contraire: une majorité de 51% approuve l'affirmation selon laquelle il est plus difficile d'épargner à titre privé pour la retraite avec des enfants. Cela reflète l'observation faite plus haut, à savoir que les ménages en couple avec enfants présentent un taux d'épargne plus faible que les ménages en couple sans enfants (cf. *fig. 15*). Il convient toutefois de noter que les personnes de 51 à 60 ans ayant des enfants ont un taux de satisfaction comparable à celui des personnes sans enfants de la même classe d'âge vis-à-vis de leurs économies (cf. *fig. 20*).

Notre enquête n'indique pas clairement si la population est consciente de l'importance systémique de la parentalité pour la prévoyance vieillesse: seules 35% des personnes interrogées sont d'accord avec l'affirmation «Par l'intermédiaire de leurs enfants, les parents contribuent à la stabilité de la prévoyance vieillesse (AVS)» (cf. *fig. 22*).

Chapitre 3: Avoir des enfants: souhaits et réalité



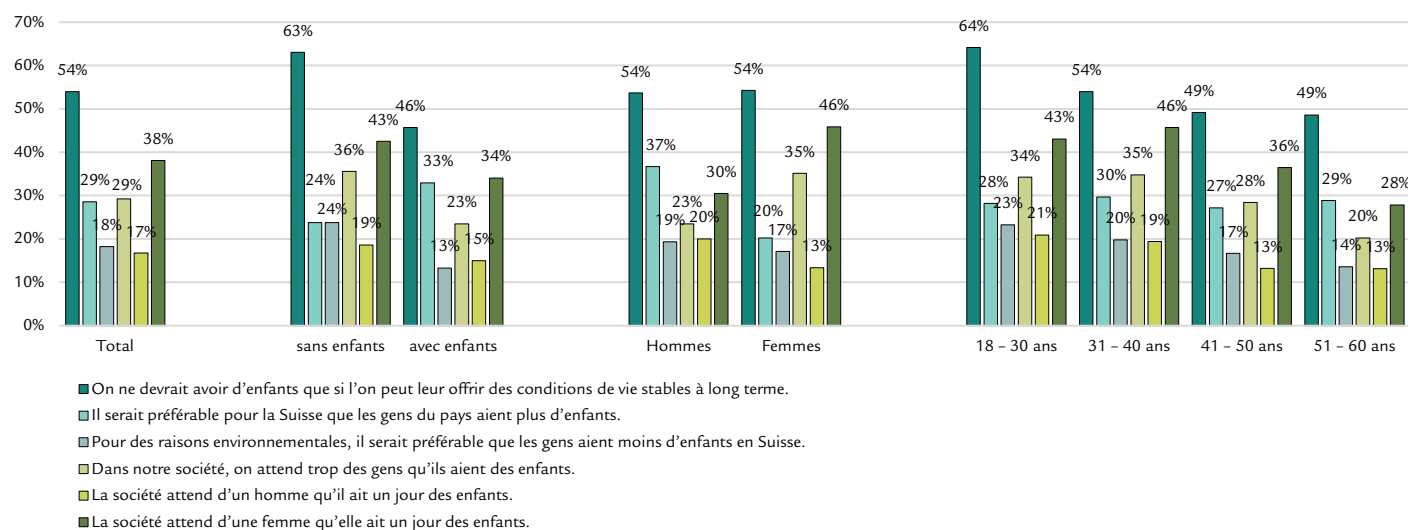
Comme nous l'avons vu au chapitre 1, l'évolution future de la population à long terme est étroitement liée au taux de natalité: plus le taux de natalité est faible, plus la croissance démographique est lente ou plus elle diminue rapidement. Alors que cette analyse était essentiellement de nature technique et axée sur des scénarios, le chapitre suivant examine plus en détail les souhaits et les réalités de la population suisse s'agissant de la parentalité. Dans ce cadre, nous nous pencherons sur ce que la population suisse associe à la parentalité, sur les personnes qui souhaitent avoir des enfants et pourquoi, mais aussi sur les raisons pour lesquelles d'autres ne souhaitent pas en avoir. Enfin, nous analyserons également la manière dont la population vit un souhait d'enfants non réalisé.

Le point de vue de la société

La décision de fonder une famille est avant tout une décision très personnelle. Cependant, cette décision dépend aussi toujours des attentes de la société. Avant d'aborder spécifiquement la question de savoir qui décide de fonder une famille et pour quelles raisons, nous examinons d'abord de plus près les attentes de la société vis-à-vis du fait d'avoir des enfants. Dans cette optique, nous avons demandé aux participantes et participants d'évaluer différentes affirmations sur ce thème.

Fig. 23: Trois personnes interrogées sur dix estiment que la société attend trop que l'on ait des enfants.

Proportion de personnes interrogées de 18 à 60 ans (tout à fait) d'accord avec les affirmations suivantes (valeurs 5 et 6 sur une échelle de 1 = pas du tout d'accord et 6 = entièrement d'accord); total et par groupe de population; n entre 540 et 3195



Source: enquête Swiss Life 2026

Comme le montre la figure 23, la société a des avis divergents sur les raisons d'avoir ou non des enfants. Ainsi, 54% des personnes interrogées estiment qu'il ne faut avoir d'enfants que si l'on peut leur offrir des conditions de vie stables à long terme; seules 8% ne sont pas d'accord avec cette affirmation. Les personnes sans enfants sont nettement plus souvent d'accord avec cette affirmation (63%) que les personnes avec enfants (46%), ce qui

est probablement lié, dans une certaine mesure, à l'âge: plus les personnes interrogées sont jeunes, plus elles ont tendance à l'approuver, et la proportion de personnes ayant des enfants est plus élevée dans les groupes d'âge plus âgés que dans les groupes d'âge plus jeunes. Une personne sur trois estime en outre qu'il serait préférable pour la Suisse que les gens aient plus d'enfants; 21% ne sont explicitement pas de cet avis. Les femmes (20%) sont nettement moins souvent d'accord avec cette affirmation que les hommes (37%). En revanche, l'environnement ne joue qu'un rôle secondaire: seules 18% des personnes sondées affirment que, pour des raisons environnementales, il serait préférable que les gens aient moins d'enfants. Ici aussi, nous observons un léger effet lié au fait d'avoir ou non des enfants, très probablement lié à l'âge: les 18 à 30 ans (23%) et les personnes sans enfants (24%) sont un peu plus susceptibles d'être d'accord avec cette affirmation que les 51 à 60 ans (14%) et les parents (13%).

Deux personnes interrogées sur cinq estiment que la société attend des femmes qu'elles aient un enfant, contre seulement une sur six pour les hommes

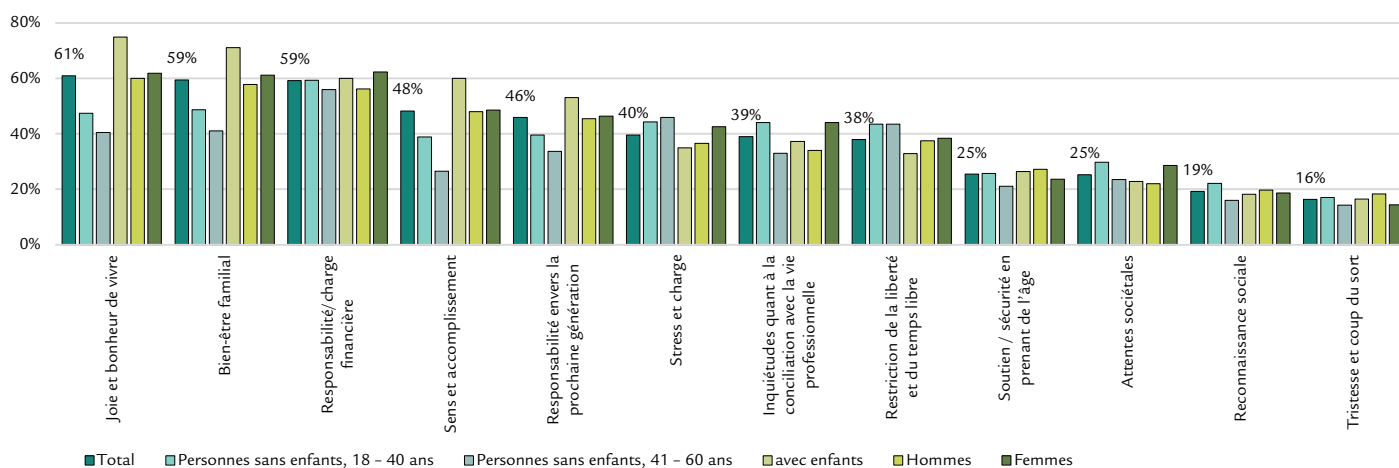
29% des personnes interrogées sont d'accord avec l'affirmation selon laquelle notre société attend trop des gens qu'ils aient des enfants. Cette opinion est toutefois plus répandue chez les jeunes que chez les générations plus âgées. Par conséquent, les personnes sans enfants sont davantage d'accord avec l'affirmation que celles qui en ont. On ne sait toutefois pas clairement si cela est dû au fait que les personnes sans enfants sont plus souvent confrontées à des questions sur la raison pour laquelle elles n'en ont pas et sont donc davantage de cet avis, ou si là aussi, l'âge joue un rôle. Les femmes sont nettement plus nombreuses que les hommes à penser que la société attend trop des gens qu'ils aient des enfants (35% contre 23%). Cela peut être lié, entre autres, aux attentes sociétales différentes (perçues) vis-à-vis des hommes et des femmes. Ainsi, 38% des personnes interrogées sont d'accord avec l'affirmation selon laquelle la société attend des femmes qu'elles aient des enfants, contre 17% seulement lorsque cette affirmation se réfère aux hommes. On constate ici également un écart entre les sexes chez les personnes interrogées: les femmes estiment nettement plus souvent que la société attend des femmes (46%) qu'elles aient des enfants que des hommes (13%) – un «écart d'approbation» de 33 points de pourcentage. Chez les hommes, cet écart n'est que de dix points de pourcentage; si 20% des hommes estiment que la société attend des hommes qu'ils aient des enfants, seuls 30% affirment que la société attend la même chose des femmes. Il existe donc un écart évident entre les hommes et les femmes dans la perception des attentes sociétales en matière de parentalité. Nous n'avons pas approfondi l'origine de cette différence. Il est toutefois possible que les femmes soient par exemple plus souvent confrontées à cette question lors de conversations et qu'elles ressentent donc une pression sociale plus forte que les hommes.

La question de ce que la population associe concrètement à la parentalité va dans le même sens (cf. fig. 24). De nombreuses personnes associent des notions positives au fait d'être parent, telles que «joie et bonheur de vivre» (61%), «bien-être familial» (59%) et «sens et accomplissement» (48%). Mais être parent s'accompagne de responsabilités et peut avoir des connotations négatives: «responsabilité /charge financière» (59%), «stress et charge» (40%), «inquiétudes quant à la conciliation avec la vie professionnelle» (39%) et «restriction de liberté et du temps libre» (38%) sont aussi souvent cités. 16% associent le fait d'être parent à de la tristesse ou à un coup du sort. Près d'une personne sur cinq considère qu'être parent entraîne, du moins en partie, de la reconnaissance sociale. Les personnes ayant des enfants associent plus souvent des termes positifs au fait d'être

parent que notamment les personnes plus âgées sans enfants, c'est-à-dire celles qui ne souhaitent peut-être pas d'enfants. Les premières considèrent aussi plus souvent qu'être parent est une «responsabilité envers la prochaine génération». En outre, les personnes sans enfants âgées de 18 à 40 ans et les femmes notamment s'inquiètent plus souvent de la compatibilité avec la vie professionnelle et associent plus souvent le fait d'être parent aux attentes sociétales que ne le font les personnes avec enfants, les personnes âgées sans enfant ou encore les hommes. Les femmes (43%) mentionnent aussi un peu plus souvent «stress et charge» que les hommes (37%).

Fig. 24: De nombreuses personnes associent le fait d'être parent à la joie, au bonheur et au bien-être familial, mais la responsabilité financière joue aussi un rôle

Proportion de personnes interrogées associant les termes suivants à la parentalité, total et par groupe de population, n entre 526 et 3195



Source: enquête Swiss Life 2026

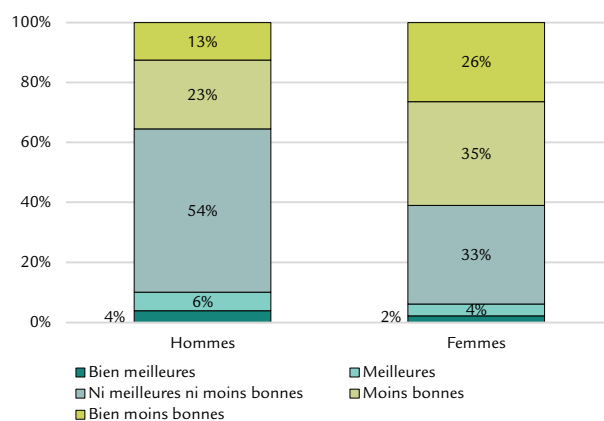
56% des personnes interrogées sont d'accord avec l'affirmation «Je trouve que l'idée d'avoir des enfants à soi est une belle chose à laquelle aspirer». Les personnes avec enfants (74%) l'approuvent plus souvent que les personnes sans enfants, bien que l'âge joue ici aussi un rôle: les personnes sans enfants âgées de 41 à 60 ans sont moins souvent de cet avis (25%) que les personnes âgées de 18 à 40 ans qui peuvent encore souhaiter avoir des enfants (41%). Mais la perspective d'avoir des enfants peut aussi déclencher une certaine pression, voire un sentiment de stress. Ainsi, 18% des personnes interrogées sont d'accord avec l'affirmation selon laquelle elles se sentent stressées à l'idée d'avoir des enfants. Les personnes sans enfants sont notamment plus susceptibles d'être de cet avis que les parents, ce qui pourrait notamment indiquer une certaine pression sociétale.

La figure 24 montre également que 39% des personnes interrogées associent le fait d'être parent à la problématique de conciliation de la vie professionnelle et de la vie familiale, ce qui est un peu plus souvent le cas chez les femmes que chez les hommes. L'enquête EFG de l'OFS montre également qu'en Suisse, les gens réfléchissent aux conséquences qu'a la naissance d'un enfant sur leurs perspectives professionnelles. Seules 8% des personnes interrogées indiquent qu'un (autre) enfant au cours des trois prochaines années améliorerait leurs perspectives professionnelles, 44%

pensent qu'elles ne changeraient pas et près de la moitié sont d'avis que l'arrivée d'un (autre) enfant les réduirait. Ici aussi, on constate de nettes différences entre les sexes (cf. fig. 25): alors que seuls 36% des hommes déclarent s'attendre à des perspectives professionnelles (bien) moins bonnes, 61% des femmes déclarent qu'elles seraient moins bonnes (35%), voire bien moins bonnes (26%). Les femmes plus jeunes ne pensent pas plus souvent que les femmes plus âgées que leurs perspectives seraient identiques ou meilleures; de même, le fait qu'elles aient déjà un enfant ou l'âge des enfants ne font aucune différence. Toutefois, les femmes plus âgées et celles qui ont déjà des enfants affirment plus souvent que leurs perspectives professionnelles seraient *nettement* moins bonnes que les femmes plus jeunes ou sans enfants (et par conséquent moins souvent «moins bonnes»). Cet écart est peut-être également dû au fait que ces dernières n'ont pas eu beaucoup d'expérience, voire aucune, de l'impact des enfants sur leurs perspectives professionnelles.

Fig. 25: Les femmes s'attendent plus souvent à ce que les enfants dégradent leurs perspectives professionnelles que les hommes

Conséquences d'un (autre) enfant au cours des trois prochaines années sur les perspectives professionnelles, 25-54 ans, par sexe



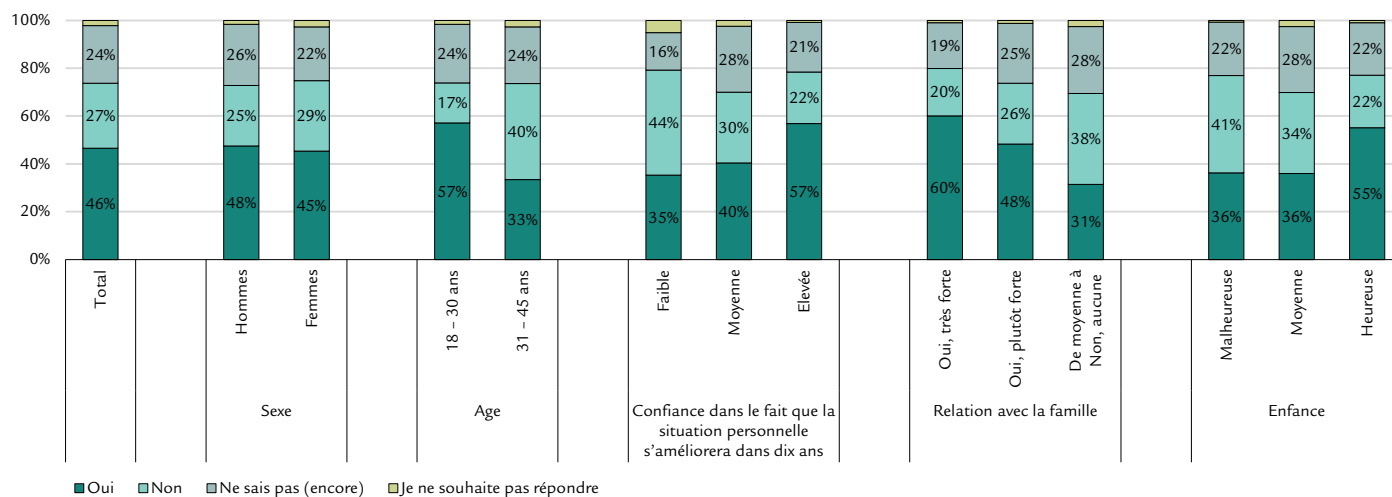
Source: calculs et représentation de Swiss Life, données OFS (2023)

Qui veut un (autre) enfant?

Avant d'examiner de plus près qui, en Suisse, souhaite avoir un (autre) enfant ou pourquoi, intéressons-nous à ce que pense la société. 45% des personnes interrogées dans le cadre de notre enquête pensent que dans les couples, ce sont généralement plutôt les femmes qui souhaitent avoir des enfants. 41% pensent que les femmes et les hommes souhaitent aussi souvent avoir des enfants les uns que les autres, et seules 5% pensent que ce souhait est généralement plus marqué chez les hommes. A 50%, on estime nettement plus souvent en Suisse alémanique que ce sont plutôt les femmes qui souhaitent avoir des enfants qu'en Suisse romande (32%) et qu'en Suisse italophone (37%) et bien plus rarement que le désir d'enfant est aussi fort chez les hommes que chez les femmes (Suisse germanophone: 38%, Suisse francophone: 51%, Suisse italophone: 47%).

Fig. 26: 46% des personnes sans enfants âgées de 18 à 45 ans souhaitent en avoir

Part de réponses à la question «Souhaitez-vous avoir des enfants un jour? Vous pouvez répondre «oui» à cette question même si vous ne pouvez pas avoir d'enfants pour des raisons de santé», personnes de 18 à 45 ans sans enfants, total et par sous-groupe, n entre 62 et 1133s



Source: enquête Swiss Life 2026

Dans le cadre de notre propre enquête, nous avons demandé à des personnes sans enfants si elles souhaitaient en avoir un jour. Etant donné que, pour des raisons biologiques, il est très peu probable que les femmes puissent encore avoir des enfants à partir d'un certain âge, nous nous intéressons ci-après aux personnes de 18 à 45 ans. Dans l'ensemble, 46% des personnes de cette classe d'âge et sans enfants que nous avons interrogées déclarent souhaiter en avoir; 27% refusent catégoriquement et environ un quart ne le sait pas (encore) (cf. fig. 26). Les personnes plus jeunes (57%) sont plus susceptibles d'être d'accord avec cette affirmation que les personnes plus âgées (33%), ce qui n'est pas étonnant. En effet, chez les personnes souhaitant généralement avoir des enfants, la probabilité d'être déjà mère ou père augmente avec l'âge.

Contrairement aux attentes de la société, les hommes ne souhaitent pas plus rarement avoir des enfants que les femmes

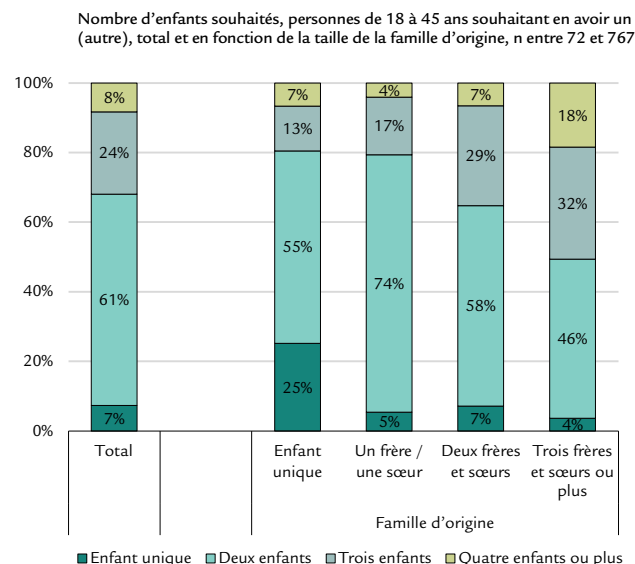
Il convient ici de revenir à l'opinion susmentionnée de la société selon laquelle les femmes sont plus susceptibles de vouloir des enfants que les hommes: est-ce que cela correspond également aux souhaits des personnes sans enfants? La réponse est clairement négative. 48% des hommes sans enfants déclarent souhaiter en avoir, contre seulement 45% des femmes sans enfants. Ces dernières déclarent en outre un peu plus souvent explicitement qu'elles ne souhaitent pas d'enfants (29%) que les hommes (25%).

Les personnes optimistes, c'est-à-dire qui partent du principe que leur situation personnelle (cf. fig. 26) ou celle du monde en général s'améliorera dans les dix ans à venir, ont plutôt tendance à vouloir des enfants que celles qui ne sont pas confiantes. Nous constatons en outre un lien entre la relation avec la famille existante et le désir d'enfant. Les personnes sans enfants qui estiment que leur lien avec leur famille est très fort sont presque deux fois plus nombreuses à souhaiter avoir un enfant que celles qui estiment que ce lien n'est que partiellement fort, voire pas du tout. Enfin, la propre enfance joue aussi un certain rôle: les personnes sans enfants qui décrivent leur enfance comme heureuse sont plus nombreuses

à dire qu'elles voudraient un jour avoir elles-mêmes un enfant et sont moins souvent clairement opposées à cette idée.

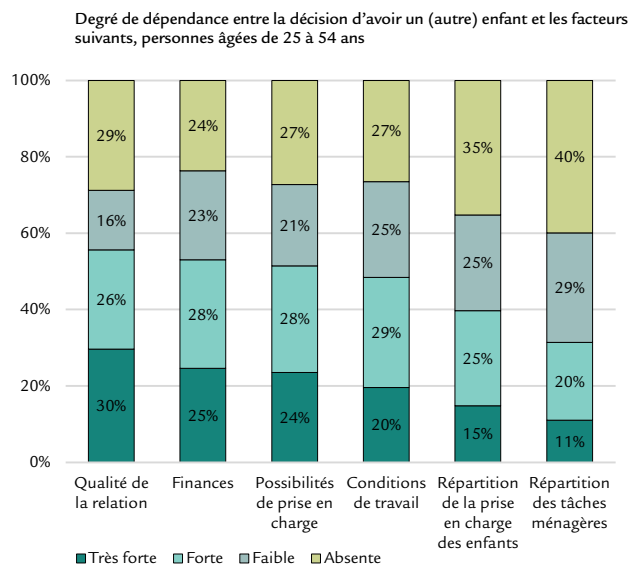
Lorsqu'il s'agit de savoir qui souhaite avoir un enfant en Suisse dans les années ou les décennies à venir, il n'y a pas que les personnes sans enfants qui entrent en ligne de compte, mais aussi celles qui ont déjà au moins un enfant. 33% des parents de moins de 46 ans souhaitent avoir un autre enfant; 54% déclarent que leur famille est complète. Les mères (29%) déclarent moins souvent vouloir un autre enfant que les pères (37%) et plus souvent qu'elles n'en veulent explicitement plus (59% contre 48%). Le désir d'avoir d'autres enfants est également lié au statut relationnel: les parents qui sont actuellement en couple sont plus susceptibles de vouloir un autre enfant (34%) – qu'ils vivent ou non avec leur partenaire – que ceux qui sont actuellement célibataires (25%). Enfin, le désir d'avoir un autre enfant dépend aussi du nombre d'enfants que l'on a déjà: 52% des parents d'enfants uniques souhaitent en avoir encore au moins un autre. Les parents de deux enfants ou trois enfants et plus déclarent bien plus rarement (23 et 20%) souhaiter avoir d'autres enfants et bien plus souvent que leur famille est complète.

Fig. 27: Les personnes qui souhaitent des enfants espèrent en avoir deux dans l'idéal



Source: enquête Swiss Life 2026

Fig. 28: Dans la décision d'avoir un (autre) enfant, le facteur le plus important est la qualité de la relation, le moins important étant la répartition des tâches ménagères



Source: calculs et représentation de Swiss Life, données OFS (2023)

Il n'est donc pas étonnant qu'une nette majorité des personnes souhaitant avoir des enfants espère en avoir deux (61%) (cf. fig. 27). 24% souhaitent avoir trois enfants et 7% seulement aimeraient avoir un enfant unique. Pour les personnes souhaitant avoir des enfants, la taille idéale de la famille est étroitement liée à la taille de celle dans laquelle elles ont grandi. Certes, une famille avec deux enfants est la forme la plus populaire dans toutes les constellations de frères et sœurs, mais il existe une corrélation claire et positive entre le nombre de frères et sœurs que l'on a et le nombre d'enfants que l'on souhaite avoir. Ainsi, 25% des personnes ayant elles-

mêmes grandi en tant qu'enfants uniques souhaitent n'avoir qu'un seul enfant. Chez les personnes ayant des frères et des sœurs, cette proportion est inférieure à 10%.

Cependant, la décision d'avoir ou non un enfant ne dépend pas seulement du désir en soi, mais également de nombreux autres facteurs. Certains d'entre eux peuvent être influencés, d'autres moins. La figure 28 repose sur l'enquête EFG et montre dans quelle mesure différents facteurs influencent la décision d'avoir un (autre) enfant. Pour plus de la moitié des personnes interrogées âgées de 25 à 54 ans, la qualité de la relation, les finances et les possibilités de garde jouent un rôle important, voire très important. Pour près de la moitié, les conditions de travail jouent également un rôle décisif. En revanche, les facteurs que l'on peut influencer directement au sein du couple, comme la répartition de la prise en charge des enfants ou des tâches ménagères, sont moins importants. Les femmes affirment nettement plus souvent (36%) que les hommes (27%) que ce dernier facteur a une (très) forte influence. Les femmes accordent également une plus grande importance que les hommes à la répartition de la prise en charge des enfants (42% contre 38%) et aux possibilités de garde (55% contre 49%).

Plus de la moitié des parents d'enfants de moins de quatre ans ont recours aux services de garde des grands-parents au moins une fois par semaine

Etant donné que les possibilités de garde représentent un facteur relativement important dans le choix d'avoir un (autre) enfant, il vaut la peine de s'intéresser aux structures d'accueil qui prévalent en Suisse. 37% des personnes interrogées ayant des enfants de moins de quatre ans indiquent les confier au moins une fois par semaine à une crèche, une garderie ou un jardin d'enfants, 11% font appel aux services d'une maman de jour et 10% à ceux d'une nounou au moins une fois par semaine. En termes de garde, ce sont les grands-parents qui sont le plus souvent sollicités: plus de la moitié (54%) des parents ayant des enfants de moins de quatre ans y recourent au moins toutes les semaines; dans 21% des cas, les grands-parents s'occupent de leurs petits-enfants une fois par semaine et dans 20% des cas, deux fois par semaine. 14% font appel à d'autres membres de la famille au moins toutes les semaines, 12% à des connaissances, amies et amis ou voisines et voisins. Les grands-parents continuent donc de faire partie intégrante de la structure de garde des enfants en Suisse. Il n'est ainsi pas étonnant que les futurs parents potentiels partent du principe qu'ils pourront compter sur les grands-parents: selon notre enquête, 39% des personnes sans enfants partent clairement du principe que les grands-parents s'occuperont de leur progéniture, et 38% sont plutôt de cet avis. Afin de limiter quelque peu l'âge des grands-parents, nous n'avons posé cette question qu'à des personnes sans enfants ayant moins de 46 ans. Mais au sein de ce groupe également, on constate une chose: plus les personnes interrogées sont âgées, moins elles pensent que les grands-parents s'occuperont de leurs petits-enfants. Cela s'explique peut-être par le fait qu'elles partent du principe qu'en raison de leur âge, les grands-parents ne voudront ou ne pourront plus s'en charger.

Les personnes interrogées trouvent qu'il est plus difficile qu'avant de trouver le bon moment pour avoir des enfants.

Maintenant que nous avons vu qui veut des enfants à l'heure actuelle et quels facteurs influencent cette décision, penchons-nous sur le moment où les gens ont des enfants. Il n'y a probablement qu'une minorité de personnes pour lesquelles il existe un moment «idéal» pour avoir des enfants: on est tantôt trop jeune, plus assez jeune, tout juste promu(e) au travail, au chômage, frappé(e) par un coup du sort, etc. Cependant, 42% des personnes interrogées estiment qu'il est devenu plus difficile qu'avant

de trouver le bon moment pour avoir des enfants. Les personnes plus jeunes sont certes plus souvent de cet avis (50%), peut-être aussi par manque d'expérience, mais il en va de même de 35% des 51 à 60 ans. Pourtant, nos personnes interrogées ont déjà une idée précise du moment où elles veulent devenir (à nouveau) parents: les femmes sans enfants souhaitant en avoir aimeraient en moyenne avoir leur *premier* enfant à 30,9 ans; les hommes sans enfants souhaitant en avoir auront idéalement environ deux ans de plus à la naissance de leur premier enfant, soit 32,5 ans. La plupart des parents qui aimeraient avoir d'autres enfants ne veulent pas attendre trop longtemps pour agrandir leur famille: 44% déclarent vouloir avoir un autre enfant «dès que possible» et 31% en veulent un dans les deux à trois prochaines années. Seuls 9% d'entre eux souhaitent attendre trois à cinq ans et 3%, cinq à dix ans.

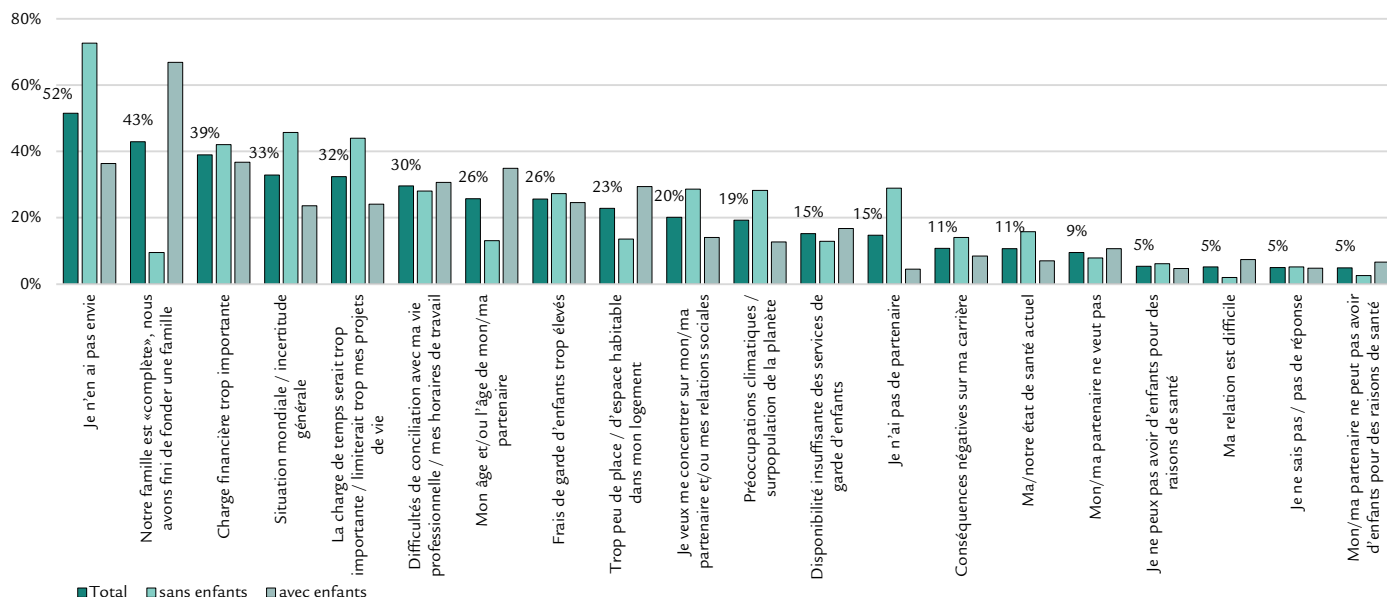
Globalement, malgré la baisse du taux de natalité, le désir d'enfant persiste donc. Si nous extrapolons les réponses indiquées ci-dessus à l'ensemble de la population, nous pouvons partir du principe qu'au cours des cinq prochaines années, environ 450 000 personnes en Suisse aimeraient devenir parents pour la première fois et environ 340 000 autres aimeraient avoir au moins un autre enfant¹⁸.

Raisons pour lesquelles on n'a pas (encore) d'enfants et désir d'enfant inassouvi

Dans le *prologue*, dans le contexte de la baisse des taux de natalité dans le monde, nous avons également évoqué les causes possibles de cette baisse. Il s'est avéré que cette dernière ne pouvait s'expliquer que partiellement par des phénomènes au niveau macroéconomique et que des raisons très individuelles, comme les coûts d'opportunité, semblaient jouer un rôle. Dans notre propre enquête, 27% des personnes sans enfants ont indiqué ne pas en vouloir, et 54% des personnes ayant au moins un enfant, ne pas en vouloir d'autres. Afin de mieux comprendre cette attitude de rejet et d'examiner d'éventuelles approches de solutions, nous avons demandé à ces personnes pourquoi elles ne souhaitaient pas (à nouveau) devenir parents. Les résultats sont présentés à la *figure 29*. Environ la moitié des personnes interrogées déclarent ne pas éprouver le désir d'avoir un (autre) enfant. Le sentiment que sa propre famille est complète arrive en deuxième position (43%), les personnes ayant déjà des enfants le déclarant nettement plus souvent que celles qui n'en ont pas. D'autres obstacles assez souvent cités sont la charge financière (39%), la situation mondiale et l'incertitude générale (33%), le manque de temps (32%) ainsi que la difficulté de concilier la vie professionnelle ou les horaires de travail avec la vie privée (30%). Hormis l'absence de désir d'enfant en soi, les personnes sans enfants qui ne souhaitent pas en avoir indiquent surtout des facteurs «externes» comme la situation mondiale ou les préoccupations climatiques, mais aussi des soucis très personnels comme la limitation de leurs projets de vie ou les conséquences négatives potentielles sur leur carrière. En revanche, les personnes ayant des enfants et n'en voulant pas d'autres indiquent, outre que leur famille est pour elles complète, également que cela est dû à leur âge ou à leurs ressources (charges financières, compatibilité professionnelle, logement).

Fig. 29: L'absence de désir d'enfant, le sentiment d'avoir une famille complète et les charges financières sont les raisons les plus souvent citées pour ne pas avoir d'(autres) enfants

Raisons pour lesquelles les personnes de 18 à 45 ans ne souhaitent pas d'(autres) enfants, total et par présence ou absence d'enfant, n entre 355 et 819



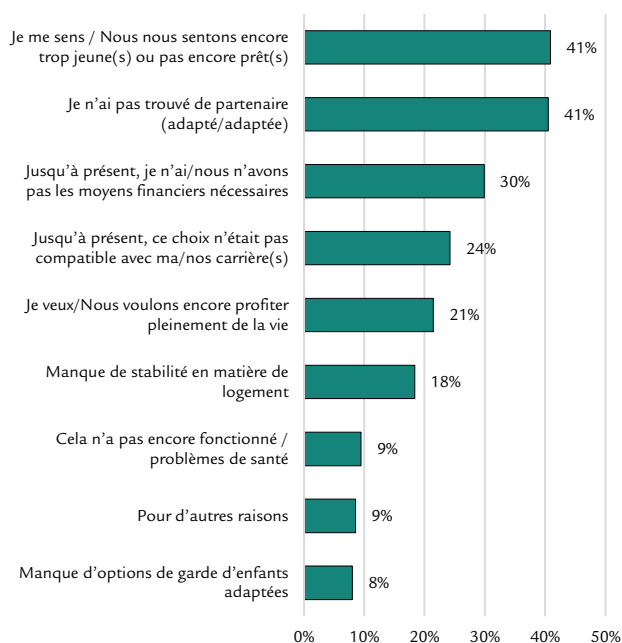
Source: enquête Swiss Life 2026

Comme nous l'avons vu, près de la moitié des 18 à 45 ans sans enfants souhaitent en avoir. Dans ce cas, pourquoi ces personnes ne sont-elles pas encore devenues mère ou père? Environ deux personnes sur cinq déclarent qu'elles se sentent encore trop jeunes pour avoir un enfant ou qu'elles n'ont pas la ou le partenaire adéquat (cf. fig. 30). Il existe toutefois des parallèles entre les raisons pour lesquelles certaines personnes souhaitent avoir des enfants, mais n'en ont pas encore, et les raisons pour lesquelles les personnes sans enfants ne souhaitent pas en avoir. 30% des personnes sans enfants qui souhaitent en avoir indiquent qu'elles n'en ont pas les moyens (raison indiquée par les personnes sans enfants: 42%, cf. fig. 29), 24% citent l'impossibilité de concilier vie privée et vie professionnelle (raison pour ne pas avoir d'enfants: 28%). L'absence de conditions de logement appropriées (18%) et de prise en charge des enfants (8%) joue plutôt un rôle secondaire. En revanche, une personne sur cinq souhaite d'abord profiter de la vie avant d'avoir des enfants. Enfin, une personne sur dix est jusqu'à présent restée sans enfant contre son gré pour des raisons de santé, cette proportion étant nettement plus élevée chez les personnes sans enfants plus âgées (23% contre 3% chez les plus jeunes); cela est très probablement dû au fait que les personnes plus jeunes n'ont pas encore essayé d'avoir d'enfant. Les hommes citent nettement plus souvent que les femmes l'absence de partenaire (49% contre 31%) et moins souvent leur situation financière (25% contre 36%) comme raison de ne pas encore avoir d'enfants. Comme nous l'avons constaté, les personnes sondées sans enfants souhaitent idéalement avoir leur premier enfant à 30,9 ans en moyenne pour les femmes et 32,5 ans pour les hommes. Il n'est donc pas étonnant que les 18 à 30 ans déclarent particulièrement souvent se sentir encore trop jeunes par rapport aux 31 à 45 ans (53% contre 16%). En revanche, cette classe d'âge cite plus souvent l'absence de

partenaire (45% contre 38% chez les plus jeunes) et moins souvent le manque de moyens financiers (22% contre 34%).

Fig. 30: Pas encore d'enfants principalement pour des questions d'âge, d'absence de partenaire et de situation financière

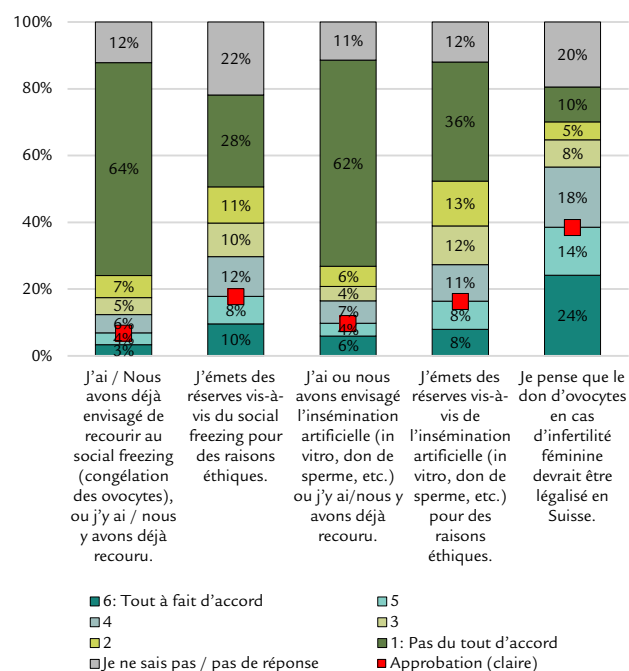
Raisons pour lesquelles les personnes de 18 à 45 ans sans enfants souhaitant en avoir n'en ont pas encore jusqu'à présent, n = 487



Source: enquête Swiss Life 2026

Fig. 31: Peu de personnes indiquent des raisons éthiques pour expliquer leurs réserves vis-à-vis des possibilités de procréation médicalisée

Degré d'approbation par les personnes interrogées des affirmations suivantes concernant les possibilités de procréation médicalisée, n = 3195



Source: enquête Swiss Life 2026

Deux personnes sans enfant sur cinq âgées de 46 à 60 ans auraient aimé avoir des enfants

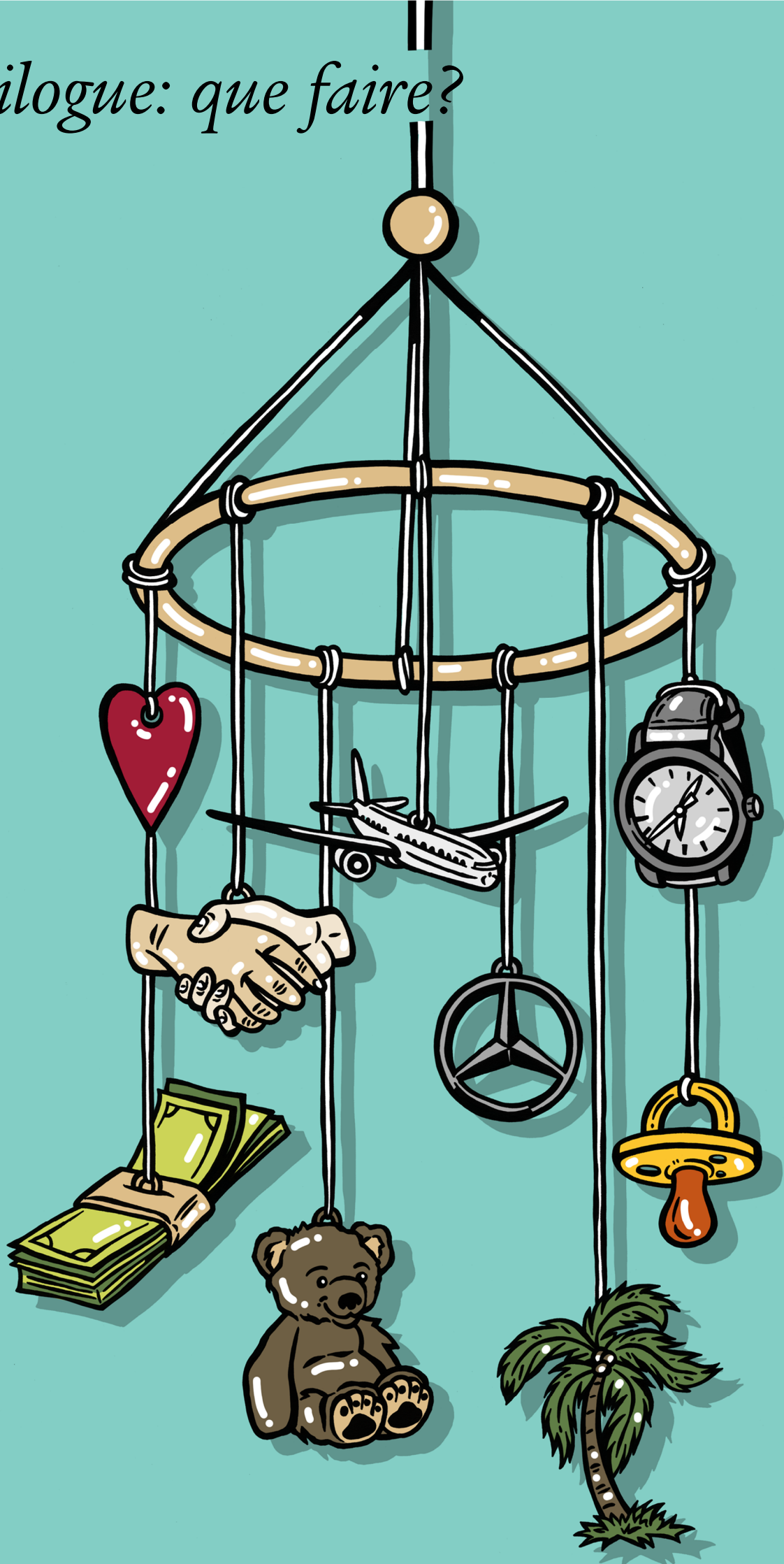
Parfois, le désir d'enfant peut aussi rester inassouvi: 39% des personnes sans enfants de 46 ans et plus que nous avons interrogées indiquent qu'elles auraient aimé en avoir au moment de l'enquête, 52% affirment que non. Les autres personnes interrogées ne souhaitent pas répondre à la question ou ne le savent pas. Les personnes qui ont des enfants se déclarent globalement satisfaites de la taille de leur famille: 78% des parents interrogés âgés de 46 ans et plus sont satisfaits du nombre d'enfants qu'ils ont, mais 15% auraient aimé en avoir plus et 4%, moins. Il est intéressant de noter que les hommes ne sont pas moins souvent satisfaits que les femmes de la taille de leur famille et n'indiquent pas non plus moins souvent qu'un éventuel désir d'enfant est resté inassouvi. Cela suggère à nouveau que l'opinion de la société selon laquelle les femmes ont plus tendance à vouloir des enfants que les hommes est faussée (cf. p. 35).

Si le désir d'enfant ne s'exauce pas de lui-même pour des raisons de santé, la médecine moderne offre désormais diverses possibilités de traitement pour devenir malgré tout parent. Toutefois, la figure 31 montre que seule une petite minorité a déjà envisagé ou recouru à d'autres options en vue d'avoir un enfant (social freezing: 7%; insémination artificielle in vitro ou par don de sperme: 10%). Il convient donc de se demander dans quelle mesure les différentes options permettant de fonder une famille sont acceptées par la société. Le don d'ovocytes en cas d'infertilité féminine est

le moins contesté. Pour 39% des personnes sondées, il devrait être légalisé et 18% s'y disent tendanciellement favorables. Toutefois, 16% le rejettent explicitement et 8% ont tendance à le rejeter. L'opinion à ce sujet n'est pas entièrement formée; une personne interrogée sur cinq déclare explicitement ne pas savoir si le don d'ovocytes en cas d'infertilité féminine devrait être légalisé ou non ou si elle a des réserves éthiques à l'égard du social freezing, ce qui indique un manque de réflexion et de connaissances sur la question.

Les réserves éthiques concernant le social freezing (18%) et l'insémination artificielle (16%) sont comparables; pour cette dernière, les réserves sont plus souvent explicitement rejetées. Cela est peut-être dû au fait que l'insémination artificielle est plus connue ou mieux compréhensible sur le plan intuitif et que le social freezing est une méthode relativement nouvelle. Toutefois, cette option est de plus en plus discutée, en ligne comme en «direct», surtout chez les femmes. Certaines entreprises, voire certains pays, prennent de plus en plus en charge les coûts et en informent activement les femmes concernées. Il est donc envisageable que, dans les années à venir, l'opinion continue de se forger et que davantage de femmes recourent au social freezing. Celles-ci ont d'ores et déjà une opinion plus progressiste en ce qui concerne les possibilités établies (au niveau international) de procréation artificielle: ainsi, les femmes sont un peu plus nombreuses que les hommes à penser que le don d'ovocytes devrait être légalisé (42% contre 35%) et ont un peu moins souvent des réserves éthiques (14% contre 19%) à l'égard de la procréation artificielle par insémination in vitro ou par don de sperme.

Epilogue: que faire?



Une dernière question demeure: que peut-on faire contre la baisse des taux de natalité? Dans le monde, divers gouvernements ont déjà tenté d'influencer le nombre de naissances par femme, avec un succès mitigé. Ni la politique de l'enfant unique pour réduire le taux de natalité, ni l'interdiction de l'avortement pour augmenter ce taux ne se sont révélés efficaces. Les femmes ou les couples ont toujours trouvé un moyen de contourner ces interdictions. De même, les incitations financières sous forme d'allocations uniques de naissance n'entraînent une hausse des taux de natalité qu'à court terme, car les femmes deviennent certes mères plus tôt, mais cela ne change rien au nombre final d'enfants qu'elles mettent au monde. En bref, le nombre d'enfants qu'une femme souhaite avoir est une décision très personnelle, qui ne peut pas être influencée à long terme, que ce soit par le versement d'une somme unique ou par des interdictions².

Cependant, les interdictions et les incitations ne sont pas le seul moyen dont dispose une société pour atteindre un taux de natalité plus élevé. Les réponses à notre enquête montrent par exemple que de nombreuses personnes s'inquiètent de la conciliation entre vie professionnelle et vie privée ou partent du principe qu'un enfant dégradera leurs perspectives professionnelles. Pour les personnes qui ne souhaitent pas avoir d'enfants, il n'est pas rare que ces préoccupations jouent un rôle important dans leur choix. Au niveau sociétal, il conviendrait donc de créer les conditions nécessaires pour que les jeunes femmes ne considèrent pas la maternité comme un obstacle et n'aient pas à choisir entre famille et carrière. Cela concerne non seulement les attentes de la société envers les mères et les femmes actives, mais aussi envers les pères et les hommes actifs. Des études internationales montrent que ce sont ces normes culturelles, qu'il s'agisse de la répartition des tâches familiales ou ménagères, qui influencent les décisions des femmes en matière de fécondité^{5, 19}.

Même si des versements uniques tels que les allocations de naissance ne peuvent pas faire augmenter significativement le taux de natalité à long terme, certaines mesures financières peuvent avoir un impact. Ainsi, si les frais de garde d'enfants ne représentent pas la principale raison pour laquelle certaines personnes en Suisse ne veulent pas ou pas d'autres enfants, notre enquête montre qu'ils jouent bel et bien un rôle en plus de la charge financière générale liée à la parentalité. L'accès généralisé à une prise en charge abordable pourrait donc également aider les femmes et les couples à ne pas avoir à opérer un choix entre famille et carrière. À cet égard, certaines choses ont changé ces dernières années, par exemple avec l'augmentation des possibilités de déductions fiscales au niveau fédéral pour les frais de garde; de plus, le monde politique discute actuellement d'un soutien supplémentaire aux crèches. En fin de compte, la question de savoir dans quelle mesure et sous quelle forme l'accès à des services de garde d'enfants abordables doit être garanti, voire étendu, relève d'une décision politique.

L'étude s'appuie sur un certain nombre de sources de données différentes.

Enquête

Pour le compte de Swiss Life, l'institut d'études de marché YouGov a réalisé en janvier 2026 une enquête représentative de la population linguistiquement assimilée de la Suisse alémanique, de la Suisse romande et du Tessin. Cette enquête en ligne a été menée auprès de 3195 personnes âgées de 18 à 60 ans. Le questionnaire utilisé dans le cadre de l'enquête a été développé par les autrices et auteurs, ainsi que par les collaboratrices et collaborateurs scientifiques de Swiss Life, avec le soutien de YouGov. L'évaluation des données utilisées dans l'étude, l'analyse et la rédaction ont été effectuées par les autrices et auteurs de l'étude de Swiss Life.

La marge d'erreur de l'enquête est de 1,73% pour l'ensemble de l'échantillon, sur la base d'un écart type de 0,5 et d'un niveau de confiance de 95%. YouGov a évalué et invité l'échantillon représentatif selon la méthode «interlocked» en fonction de l'âge, du sexe et de la région linguistique. Différentes comparaisons entre les variables sociodémographiques de l'enquête (p. ex. type de ménage, état civil, présence ou non d'enfants, revenu du ménage, etc.) et celles des statistiques officielles montrent que la population âgée de 18 à 80 ans est globalement bien représentée. Les personnes âgées de 18 à 30 ans et celles ayant suivi une formation obligatoire sont sous-représentées, tandis que celles ayant suivi une formation professionnelle supérieure et les 31 à 40 ans sont quelque peu surreprésentées. Afin de tenir compte de cet état de fait, les résultats ont été pondérés selon l'âge, le sexe, la région linguistique, le niveau de formation et la taille du ménage.

Données OFS

Pour l'analyse, nous utilisons des séries de données individuelles de l'Enquête sur les familles et les générations (EFG). En outre, nous recourons à divers tableaux standard de l'OFS et des Nations Unies (ONU). La liste précise de toutes les données utilisées figure dans la bibliographie, à la rubrique «Bases de données externes».

La source de données exacte (p. ex. OFS (2023) ou enquête Swiss Life 2026) figure pour chaque résultat soit dans l'indication de la source de la figure concernée, soit dans une note finale.

En raison de différences d'arrondi, il est possible que la somme de certains graphiques n'atteigne pas exactement 100%.

Etudes et publications

Bodnár, K. et Nerlich, C. (2022). The macroeconomic and fiscal impact of population ageing. *ECB Occasional Paper Series No. 296*.

Briselli, G. et Gonzalez L. (2025). Are Men's Attitudes Holding Back Fertility and Women's Careers? Evidence from Europe. *BSE Working Paper No. 1506*.

Christen, A. et Myohl, N. (2025). Comment vit-on une fois à la retraite? Faits et chiffres sur la qualité de vie des personnes retraitées en Suisse. Editeur: Swiss Life SA

Fuhrer, L. et Herger, N. (2024). Real interest rates and population growth across generations. *Journal of Money, Credit and Banking* 56: 2171-2184.

Gerber, R., Helfer, F. et Monsch, G.-A. (2025): Recul de la fécondité en Suisse. Editeur: OFS

Goldin, C. (2025). Babies and the Macroeconomy. *NBER Working Paper No. 33311*.

Koutsogeorgopoulou, V. & Morgavi, H. (2025). Ageing populations, their fiscal implications and policy responses. *OECD Economics Department Working Paper No. 18445*.

Spears, D. et Geruso, M. (2025). After the Spike - The Risks of Global Depopulation and the Case for People. Editeur: Penguin Random House UK.

- OFS (2025e) – Enquête sur le budget des ménages (EBM)
- OFS (2025f) – Enquête suisse sur la population active (ESPA)
- OFS (2026a) – Enquête sur le revenu et les conditions de vie (SILC)

Nations Unies (ONU) – World Population Prospects; obtenu via <https://population.un.org/wpp/>:

- ONU (2024a) – Population Change
- ONU (2024b) – Total Fertility Rate

Bases de données externes

Office fédéral de la statistique (OFS) – données individuelles:

- OFS (2023) – Enquête sur les familles et les générations, 2023

Office fédéral de la statistique (OFS) – divers tableaux standard obtenus via www.bfs.admin.ch

- OFS (2025a) – Statistique du mouvement naturel de la population (BEVNAT)
- OFS (2025b) – Statistiques de la population et des ménages (STATPOP)
- OFS (2025c) – Statistique de l'état annuel de la population (1981 – 2010) (ESPOP)
- OFS (2025d) – scénarios de l'évolution démographique

¹ Résultat provisoire selon l'OFS (2025a), état au 2 avril 2026. En 2024 (dernier résultat définitif disponible à la clôture de la rédaction), le taux de natalité était de 1,29 enfant par femme.	¹² OFS (2025a-c)
² Voir Spears et Geruso (2025)	¹³ OFS (2026a)
³ ONU (2024b)	¹⁴ Toutefois, les parents considèrent souvent les différentes activités s'inscrivant dans le cadre de la garde des enfants et mesurées ici comme du «travail» comme faisant partie de leur temps libre au sens large.
⁴ L'estimation et la prévision se réfèrent à la variante moyenne (standard ou hypothèse centrale) ou à la médiane de plusieurs milliers d'évolutions différentes lorsque des méthodes statistiques sont utilisées pour modéliser l'incertitude et les fluctuations temporelles.	¹⁵ Question: «A quelle fréquence vous sentez-vous actuellement surmené(e) (p. ex. par des obligations professionnelles, familiales ou personnelles qui vous donnent l'impression d'avoir du mal à accomplir vos tâches)?»
⁵ Voir Goldin (2025)	¹⁶ Voir Christen et Myohl (2025)
⁶ Briselli et Gonzalez (2025) montrent en outre que les différences de points de vue entre les hommes et les femmes concernant la répartition des tâches ménagères et la participation des hommes à l'éducation des enfants jouent un rôle: les pays où les souhaits des femmes diffèrent considérablement de ceux des hommes à cet égard au fil du temps affichent des taux de natalité inférieurs à ceux où les opinions et les souhaits des hommes et des femmes sont similaires.	¹⁷ Libellé de la question: «Imaginez que vous ayez un total de 100 points qui représentent le temps et l'énergie dont vous disposez. Comment préféreriez-vous répartir ces 100 points entre les domaines suivants?»
⁷ Voir Koutsogeorgopoulou et Morgavi (2025)	¹⁸ Le nombre de personnes qui aimeraient devenir parents ne correspond pas au nombre de naissances à prévoir au cours des cinq prochaines années, car il y a deux parents par enfant. Si 790 000 personnes deviennent (à nouveau) parents au cours des cinq prochaines années, cela correspond à environ 158 000 parents et environ 79 000 enfants par an. Cela correspond relativement bien au nombre de naissances effectivement mesuré ces dernières années (2022 à 2024: entre 78 000 et 82 000 naissances d'enfants vivants), soit à peine inférieur au nombre annuel de naissances d'enfants vivants prévu par l'OFS pour les cinq prochaines années, qui est d'environ 85 000 chaque année.
⁸ Voir Fuhrer et Herger (2024)	¹⁹ Voir Briselli et Gonzalez (2025)
⁹ Voir Bodnár et Nerlich (2022)	
¹⁰ Voir Gerber et al. (2025)	
¹¹ Pour en savoir plus sur l'enquête et la méthodologie générale de l'étude, veuillez consulter le chapitre «Méthodologie».	